

b.
É L O G E
DE
MILORD MARÉCHAL

*Bien
5467*

PAR
MR. D'ALEMBERT.



à PARIS,
chez les Libraires Associés
se trouve à Berlin, chez Haude et Spener.
1779.

H O G E

W O R D M A N

18

W. B. H. W. E. E. T.

W. B. H. W. E. E. T.



L'AUTEUR de cet Éloge en a déjà fait beaucoup d'autres, & ne craint que d'en avoir fait un trop grand nombre. Cependant il ose encore demander grace pour celui-ci, en faveur des sentimens qui l'ont dicté. C'est un tribut (à la vérité bien doux) qu'exige de lui l'amitié dont Milord Maréchal l'honoroit, & la tendre vénération que lui avoit inspirée cet homme de mœurs antiques & pures, que les beaux siècles de la probité Romaine auroient envié au nôtre; véritable Philosophe, qui pratiqua, sans l'afficher, cette sagesse que tant

d'autres affichent sans la pratiquer; qui joignit la modestie aux lumieres, la simplicité la plus aimable à l'ame la plus élevée, la sévérité pour lui-même à l'indulgence pour les autres; enfin qui par son caractère, par son esprit, par ses vertus, mérita l'estime, l'amitié, la confiance, je dirois presque le respect d'un grand Roi, trop respectable lui-même pour que cette expression puisse l'offenser.

GEORGE KEITH, *Maréchal héréditaire d'Ecosse*, plus connu sous le nom de *Milord Maréchal*, étoit de la naissance la plus distinguée; on le voit assez par le titre qu'il portoit, & que sa maison possédoit depuis plus de cinq cens ans. Mais loin de se prévaloir de son illustre origine, comme ceux à qui la Nature n'a point donné d'autre avantage, personne ne se moquoit plus volontiers que lui du prix que la vanité humaine attache si souvent à ce bienfait du hazard. *Elle ne sent pas*, disoit-il, *combien ce présent est fâcheux, quand on le reçoit en pure perte, & qu'on ne sait pas*
le

le mettre en valeur. Parmi les traits curieux de sottise qu'il avoit recueillis sur ce sujet, il aimoit sur-tout à raconter celui d'un noble Campagnard qu'il avoit connu, & qui regardant un Gentilhomme comme le plus précieux ouvrage de la Divinité, & sa perte comme un des plus grands malheurs de ce monde, définissoit la peste, *une calamité abominable, pendant laquelle un Gentilhomme n'est pas sûr de sa vie.*

La Reine Anne qui l'aimoit & l'estimoit, le fit Capitaine de ses Gardes dans un tems où ce n'étoit pas encore l'usage en Angleterre, que la naissance & la faveur tinssent lieu de mérite & de service; usage qui depuis a été aboli chez cette Nation, comme il l'étoit déjà chez les autres. Milord Maréchal fit la guerre sous le célèbre Marlborough, & se distingua bientôt aux yeux d'un si bon juge, par le courage & la capacité qu'il montra en plusieurs occasions. Lui seul paroissoit l'avoir oublié; car il ne parloit pas plus de ses talens militaires que

de sa noblesse *). Il étoit si peu occupé de lui, & avoit tant de répugnance à en occuper les autres, que ses amis même ne pouvoient lui faire ouvrir la bouche sur ce qui le regardoit personnellement; & il auroit pu à cet égard être proposé pour modèle par les Moralistes rigides qui ont tant condamné ce *moi*, si commun dans la société, si doux pour l'amour-propre de ceux qui se le permettent, & si importun pour celui des autres. Le silence opiniâtre qu'il gardoit sur lui même, laissoit igno-
rer

*) Un ami du respectable Milord, dans une lettre intéressante qu'il nous a écrite à son sujet, & dont nous avons tiré plusieurs des faits rapportés dans son Eloge, lui fait une heureuse application de ces vers de l'Arioste:

*Perche Orlando à far l'opre virtuose
Piu ch'a narrarle, sempre era pronto,
Ne mai fu alcun de' suoi fatti espresso,
Se non quando ebbe i testimoni appresso.*

Toujours prêt à faire de belles actions, il ne le fut jamais à les raconter, & la Renommée ne les a sçus que par ceux qui en ont été les témoins.

rer jusqu'à son âge , quoiqu'il fût bien éloigné de cette foiblesse si ordinaire aux vieillards , qui croient tromper la Nature en trompant leurs amis sur les années qu'ils n'avouent pas , & qui voudroient , s'il étoit possible , se dissimuler à eux-mêmes le triste voisinage où ils sont du terme fatal de toutes les miseres humaines *).

A 4

Milord

*) Si Milord Maréchal se permettoit quelquefois de parler de son âge , c'étoit pour s'amuser un moment, en donnant le change à ses amis par le peu d'accord de ses aveux sur ce sujet. Un de ses amis assure lui avoir entendu dire qu'il avoit vingt-sept ans en 1712, ce qui lui donneroit quatre-vingt-treize ans en 1778, année de sa mort. Un autre prétend qu'il n'avoit que vingt deux an en 1715, ce qui diminueroit son âge de huit ans. Il écrivoit à un troisieme, en 1764, qu'il avoit alors soixante-quinze ans, ce qui feroit quatre-vingt-neuf ans de vie. De toutes ces dates, la plus vraisemblable est la premiere, qui le fait âgé de quatre-vingt-treize ans en 1778 ; car il est certain qu'en 1712 il étoit premier Brigadier de l'armée que le Duc d'Ormond commandoit en Flandre. Or il paroît assez difficile qu'ayant déjà un grade

Milord Maréchal, tout révolté qu'il étoit de la conduite odieuse & absurde qui avoit précipité du Trône le Roi Jésuite *) & intolérant

grade si distingué, il eût moins de vingt-sept ans, suivant la seconde date, il n'en auroit eu que dix-neuf, & 23 suivant la troisième. Au reste, Milord Maréchal, dans ses variations sur son âge, étoit bien éloigné, comme nous l'avons dit, de vouloir paroître à ses amis plus jeune que la Nature ne l'avoit fait. S'il avoit eu la petitesse de chercher à les tromper là-dessus, il auroit plutôt panché à leur donner l'opinion contraire: car souvent ils l'ont vu, dans ses dernières années, se plaindre de ne pouvoir marcher sans soutien, & en même tems aller chercher, par distraction, d'un pas ferme & rapide, le soutien qu'il demandoit, & qui ne lui étoit pas fort nécessaire. Ce détail, peu important pour le Public, ne peut avoir quelque intérêt que pour les amis dont nous parlons; aussi n'est il destiné que pour eux; mais ils ont été en si grand nombre, que le reste de nos Lecteurs nous pardonnera sans doute de nous être arrêtés un moment sur cet objet.

*) On sait que le Roi d'Angleterre Jacques II, étoit en effet Jésuite, ainsi que l'ont été quelques autres Souverains, qui n'ont pas rougi de se dégrader par une si imbécille superstition. Jean III, Roi

tolérant Jacques II , n'en resta pas moins fidèlement attaché aux intérêts de la déplorable Maison des Stuarts; il ne croyoit pas que les fautes du pere dussent être punies dans les enfans, & ne pouvoit souffrir que leur héritage légitime devînt la proie d'une Maison étrangere. *Vous êtes*, lui disoit un Partisan de la Maison d Hanovre, *moins sévere que la Justice suprême, qui fait expier le péché d'Adam à toute sa postérité. Je le sais*, répondit-il; *mais je sais aussi que la Justice suprême est impénétrable dans ses décrets, & que la pauvre espece humaine*

A 5

est

Roi de Portugal, étoit Jésuite, en avoit fait les vœux, obéissoit au Provincial, faisoit tous les ans sa retraite, & avoit obtenu dispense du Pape pour garder sa couronne. On le voit à Lisbonne sur son tombeau, habillé en Jésuite. Maximilien Duc de Baviere, se fit Jésuite, & est mort Jésuite. Voyez le *Longueruana*, Tom. I. pag. 173. Nous nous croirions coupables d'ajouter ce que les Réfugiés François ont osé imprimer à ce sujet contre la memoire de Louis XIV, & qu'il faut repousser avec indignation.

est aussi peu faite pour les imiter que pour les comprendre. Après la mort de la Reine Anne, il voulut proclamer dans les rues de Londres, à la tête des Gardes, le frere de cette Princesse, si connu depuis sous le triste nom de *Prétendant*, qu'il n'a pu changer en celui de *Roi*. Les Jacobites louerent beaucoup son projet ; mais retenus par la peur, cette ennemie, dit Tacite, des grandes entreprises, ils en resterent aux éloges. En proposant ce projet hazardueux sans doute, mais décisif, Milord Maréchal espéroit que le Peuple seroit entraîné par une entreprise si audacieuse & si imprévue. Il croyoit nécessaire de brusquer le succès pour l'obtenir, & désapprouvoit beaucoup les moyens foibles & mal concertés qu'on prenoit ou qu'on vouloit prendre pour restituer à ce Prince la couronne de ses peres.

En 1715, se croyant plus sûr d'être secondé dans son généreux zele, il fit prendre

dre les armes à l'Ecosse en faveur de ce même Prince: mais il ne crut pas que la guerre qui alloit se faire pour lui, dût se faire sans lui; il lui écrivit, qu'*un Souverain privé de ses Etats, devoit partager les périls de ceux qui exposoient leur vie pour les lui rendre*, & le détermina à quitter sa retraite pour venir se mettre à la tête de son parti. Non content d'avoir armé pour lui ses anciens Sujets, il demanda des secours à la France & à l'Espagne. La France fut inutilement sollicitée; elle avoit trop besoin de repos après quatorze ans d'une guerre malheureuse. L'Espagne, toute épuisée qu'elle étoit par la même guerre, se montra plus favorable; elle fit partir pour l'Ecosse plusieurs vaisseaux & quelques troupes: mais une tempête violente qu'on n'avoit pu prévoir, la désunion des Chefs, à laquelle il étoit plus naturel de s'attendre, & leurs fautes accumulées, suite nécessaire de cette désunion, obligèrent bientôt l'infortuné Prétendant à se rem-

rembarquer *) Milord Maréchal refusa
de

*) Dans cette malheureuse guerre d'Ecosse, si funeste au Prétendant, Milord Maréchal étoit secondé du Duc d'Ormond, qui avoit commandé en Flandre les armées de la Reine Anne, & qui comme lui, étoit dévoué à la Maison de Stuart. Le secours d'Espagne étoit de six mille hommes, avec des armes pour trente mille. Il ne put arriver que trois cents hommes; mais ils apportèrent avec eux beaucoup d'armes, de munitions, & même un peu d'argent, dont on avoit encore plus de besoin. Une armée de Montagnards, rassemblée par Milord Maréchal, proclama Roi, dans Edimbourg, le Prétendant, sous le nom de Jacques III. Mais cette armée étoit trop foible pour s'opposer à toutes les forces de l'Angleterre; & une bataille perdue la rendit absolument inutile. Long-tems avant de se mettre à la tête des Ecoissois, & dans le moment même où le Roi George Ier. étoit monté sur le trône d'Angleterre, Milord Maréchal s'étoit retiré dans sa Patrie, & avoit abdiqué sa place de Capitaine des Gardes, *voulant bien, disoit-il, garder un Roi, mais non pas un Usurpateur*; car tel étoit à ses yeux le nouveau Monarque; malgré les droits qu'il prétendoit avoir au trône, ayant été appelé, par la Nation même à la succession des Stuarts déclarée vacante; discussion délicate, & que la Philosophie doit s'interdire, si elle ne veut déplaire ni aux Rois, ni aux Peuples.

La

de le suivre: *Votre Majesté*, lui dit-il, *va*
se

La vie obscure & triste que le Prétendant vint mener à Rome après cette guerre malheureuse, & les foibles efforts que les ennemis de l'Angleterre ont faits depuis à diverses reprises pour le rétablir, nous rappellent un passage curieux de Tacite, qu'on pourroit assez bien appliquer à ce Prince. Il s'agit de Maroboduus, Roi des Sueves, qui, détrôné par ses Sujets, s'étoit réfugié chez les Romains. „On garda, dit l'Historien, „Maroboduus à Ravenne; & quand les Sueves „nous insultoient, on leur montrait ce fantôme „de Roi dont on les menaçoit; mais pendant „dix-huit ans il ne sortit point de l'Italie, & il „y vieillit obscurément, l'amour de la vie lui „ayant fait perdre sa gloire”: *Et Maroboduus quidem Ravenne habitus, si quando insolescerent Suevi, quasi rediturus in Regnum ostentabatur; sed non excessit Italia per duodeviginti annos, consenuitque multum imminuta claritate ob nimiam vivendi cupidinem.*

Ce Prétendant au trône d'Angleterre, fils du coupable & malheureux Jacques II, n'étoit appelé Roi qu'à la seule Cour du Pape, qui lui devoit bien ce futile dédommagement des sacrifices que la Maison Stuart avoit faits à l'Eglise Romaine; par-tout ailleurs il n'étoit connu que sous le nom de Chevalier de St. George.

se conserver pour ses amis ; je vais partager les malheurs de ceux qui lui restent en Ecosse, je les rassemblerai, & je n'en partirai qu'avec eux.

Condamné à perdre la vie par un jugement solennel du Parlement d'Angleterre, il perdit au moins toutes ses dignités, qu'il regretta peu, & tous ses biens, qu'il n'auroit pas regrettés davantage, sans le généreux & digne emploi qu'il en auroit voulu faire pour soutenir la cause de son Roi, & pour aider les malheureux compagnons de sa fidélité & de son zèle. De toutes ses possessions, il ne conserva que le titre de Maréchal d'Ecosse. *Pour cet effet-là, écrivoit-il à un de ses amis, avec une gaîté qui ne l'abandonna jamais dans la plus mauvaise fortune, je le garderai sous le bon plaisir du Roi George, qui n'est pas le maître de me l'ôter ; car j'en jouis, ne lui en déplaît, à meilleur droit qu'il ne possède la couronne de la grande Bretagne, puisque ce titre étoit celui de mes peres ; &*
si

Si je ne puis l'empêcher de signer, comme il fait, GEORGE ROI, au moins je signerai toujours, avec sa permission, LE MARÉCHAL D'ECOSSE. Il signa en effet toujours ainsi, sur-tout après sa proscription. C'étoit une espece de protestation tacite & continuelle contre celui qu'il refusoit non-seulement d'appeller *son maître* (car je n'aurai jamais, disoit-il, d'autre maître que la loi), mais de reconnoître & d'avouer pour son Souverain.

Il erra cinq à six mois, toujours poursuivi & toujours tranquille, dans les montagnes & les petites isles au nord de l'Ecosse; sa tête étoit mise à prix, & lui-même avoit assisté paisiblement à cette proclamation, sans se croire un moment en danger au milieu de ses dignes compatriotes. Plein de reconnoissance & d'une sorte de respect pour les pauvres Payfans qui osoient lui donner asyle dans leurs cabanes, il leur témoignoit ce sentiment si noble en n'usant d'aucun déguisement avec eux, & il avoit

avoit pris cette courageuse résolution pour se procurer des rendez-vous prompts & faciles avec ses amis, comme lui, pros crits & fugitifs. La somme considérable qui devoit payer sa tête, eût fait la fortune de celui qui l'auroit livré. Tous eurent le courage de lui être fideles, & lui de ne pas douter qu'ils ne le fussent. Sa généreuse confiance eut le prix qu'elle méritoit ; elle ne fut point trompée. *Je ne crois pourtant pas, disoit-il, être aussi bien caché que Milord Bolinbroke, qui dans un de ses voyages ne voulant pas être connu, avoit recommandé à un Negre, son seul domestique, de dire qu'il étoit François ; ce Negre, jaloux de mériter par sa discrétion la confiance de son maître, répondoit à toutes les questions que lui faisoient les curieux, il est François, & moi aussi.* C'est ainsi que notre paisible Philosophe, au milieu des périls éminens qui menaçoient sa vie, plaisantoit sur ces périls même, & sur la difficulté d'y échapper.

En

En voyant les preuves touchantes d'attachement & de fidélité données à Milord Maréchal par sa Nation, on ne fera point surpris de l'amour qu'il eut jusqu'à la fin de ses jours pour ses *braves Ecoffois*, car il aimoit à les nommer ainsi. Il racontoit avec une espece d'enthousiasme toutes les actions où ils avoient eu l'avantage sur les Anglois, & ne parloit jamais de celles où ils avoient été moins heureux, à moins que la grande infériorité de leur nombre n'eût mis leur gloire en sûreté.

Ce n'étoit pas seulement pour rendre à l'Ecosse son Roi légitime, que ce brave citoyen avoit pris les armes; c'étoit pour défendre les intérêts de sa Patrie, opprimée par l'Angleterre. En proclamant le Prétendant à Edimbourg, il lui fit jurer de restituer à l'Ecosse ses privilèges, que la Reine Anne lui avoit enlevés. *Sire, lui dit-il, vos Sujets seront toujours prêts à sacrifier leurs vies & leurs biens pour la cause de votre Majesté, parce qu'ils*

B

vous

vous croient disposé à regarder leurs intérêts comme les vôtres. Les droits que vous réclamez sont justes, & ne cesseront point de l'être, si vous respectez les leurs.

Dans sa fuite de rochers en rochers, & de village en village, il essaya encore, mais en vain, de ranimer le parti mourant de la Maison Stuart. Abandonné, pour ainsi dire, du ciel & de la terre, il se vit enfin obligé de quitter l'Ecosse, où il n'avoit plus à attendre qu'une mort infructueuse pour son pays & pour son Roi. Cependant, toujours soutenu par le courage que lui inspiroit la bonté de sa cause, & ne voulant pas encore, disoit-il, désespérer de la justice de Dieu ni de celle des hommes, il alla dans une partie de l'Europe solliciter de nouveau, pour le rétablissement de son Prince, ces mêmes secours qu'il avoit si vainement réclamés. Mais il ne vit que trop bien, ajoutoit-il, par le peu de fruit de

de ses sollicitations, *que ce Roi sans États & sans force, n'avoit rien à espérer de ses Augustes Confreres.*

Ne pouvant plus lui être utile, & se flattant néanmoins encore de pouvoir le servir un jour dans des circonstances plus heureuses, il résolut de s'attacher à un service étranger, pour y cultiver ses talens militaires, jusqu'au moment où son Souverain en réclamerait l'usage. Il entra donc au service d'Espagne, avec les Officiers Ecoissois qui avoient été les compagnons de ses dangers & de ses malheurs. On lui offrit le grade de Lieutenant-Général; il le refusa, & ne voulut que celui de Maréchal de camp. Une si rare modération étonna beaucoup, mais édifia encore davantage l'ambitieux Alberoni, qui de pauvre Curé de village étoit devenu Ministre tout-puissant de ce grand Royaume. *Je supplie le Roi, lui dit Milord Maréchal, d'attendre, pour me donner un grade su-*

*périeur, que je m'en sois rendu digne & capable *).*

Rien

*) Le Général Keith, frere de Milord Maréchal, ne l'avoit pas quitté pendant la guerre d'Ecosse, & s'embarqua avec lui pour l'Espagne. Milord Maréchal, en refusant pour lui-même le titre de Lieutenant-Général, ne voulut accepter pour son frere que celui de Lieutenant-Colonel. Le Roi d'Espagne lui avoit donné & remis à sa disposition des lettres de Lieutenans-Généraux de ses armées, & de tous les grades inférieurs, avec un plein-pouvoir d'en remplir le blanc du nom des personnes dont il feroit choix. Il distribua tous ces emplois avant d'arriver d'Ecosse en Espagne; & dans cette distribution il se montra si juste, que personne ne fut mécontent; ce qui fait presque autant l'éloge de ses compagnons d'armes que le sien; car il est bien rare de satisfaire les prétentions, quand on se borne à n'être que juste.

Dans le tems où il sollicitoit des secours pour le Pretendant, il avoit passé quelques mois en France, où il s'étoit fait des amis; peut-être, après sa proscription en Ecosse, se feroit-il attaché à cette Puissance, s'il ne l'avoit trouvée en ce moment trop contraire aux déplorables Stuarts; car elle se lioit alors avec la Maison d'Ha-

no-

Rien ne le surprenoit davantage que la confiance téméraire d'un Général ignorant, qui osant commander sans avoir long-tems appris à obéir, paye son ineptie par ses défaites, toujours présomptueux malgré les mauvais succès, & toujours battu sans en être plus instruit.

Comme les appointemens militaires de Milord Maréchal étoient fort modiques, & sur-tout mal payés, la Cour d'Espagne n'avoit pas l'injustice d'exiger de lui dans son service cette exactitude rigoureuse, que deux millions de soldats en Europe vendent à bien plus bas prix, mais à laquelle il n'eût pas voulu s'affujettir aux conditions même les plus avantageuses. Ami du mouvement par goût & par habitude il profi-

B 3

toit

novre; & il ne vouloit, disoit-il, servir ni cette Maison, ni ses Alliés. Cette alliance, qui en demeura presque au Projet, fut très passagere, & tout rentra bientôt dans l'ordre accoutumé, puisqu'il est dans l'ordre que deux Nations puissantes & voisines soient ennemies.

toit, pour s'y livrer, de la liberté qu'on lui laissoit, & qu'il aimoit bien plus que les richesses. Il habita pendant quelque tems Avignon, où il se plaisoit beaucoup. N'ayant pas le bonheur d'être Catholique, il sembloit ne devoir pas chérir de préférence une terre Pontificale; mais comme il étoit fort accommodant en matiere de Religion, & que *Monseigneur le Vice-Légat*, disoit-il, *ne le tourmentoit pas sur la sienne*, il laissoit en paix celle des autres, & n'avoit point là-dessus de violence à se faire. Ceux qui croient que les originaux dignes de ce nom, les originaux vrais (& non factices comme il y en a tant) ne se voient qu'en Angleterre, seront surpris d'apprendre que Milord Maréchal trouvoit plus d'originaux dans le Comtat que partout ailleurs; il falloit, selon lui, un grand degré de liberté civile, pour produire les originaux, & il lui sembloit qu'on jouissoit de cette liberté dans Avignon, à l'exception du seul article sur lequel il n'étoit pressé ni de parler ni d'écrire.

Le

Le séjour de cette Ville lui étoit cher encore par un autre motif; il y trouvoit le Duc d'Ormond, qui s'y étoit retiré, après avoir été comme lui la victime de son attachement à ses anciens Rois. La conformité de leurs sentimens, de leurs malheurs, de leur caractère, les attiroit tous deux l'un vers l'autre & les invitoit à se rapprocher. Le Duc d'Ormond, sous lequel il avoit servi en Flandre & en Ecosse, & qui connoissoit à fond cette ame pure, noble & courageuse, avoit pour lui toute la tendresse d'un pere, & tout le respect qu'un homme vertueux a pour son semblable.

Milord Maréchal fut aussi très longtems à Rome auprès du Prétendant, qui lui donna l'ordre de la Jarretiere; décoration dont il n'osoit guères se parer qu'à la très-petite Cour de ce Prince; par-tout ailleurs il lui paroissoit peu convenable d'exposer à des plaisanteries indécentes ce triste présent d'un Roi qui n'avoit pu l'être. *Il faut, disoit-il, renoncer, sous peine de*

ridicule, à ces vains ornemens, lorsque celui de qui on les tient n'est pas en état de les faire respecter.

Son amour pour la liberté & le besoin qu'il avoit de le satisfaire, n'étoient pas la seule raison de ses fréquens voyages. Souvent ils avoient pour objet des négociations secrètes, toujours dirigées, quoique sans effet, au bien de la cause qui lui étoit si chère. Mais plus de trente ans avant sa mort il brûla tous ses papiers, & les détails intéressans de ces négociations resteront à jamais inconnus. Il semble qu'il ait voulu forcer les amis qui lui survivoient, à garder sur lui, après l'avoir perdu, le silence rigoureux & modeste qu'il s'étoit lui-même imposé pendant sa vie.

Au milieu de toutes ses courses, son goût pour l'Espagne l'y ramenoit toujours; il en aimoit le beau climat, & sur-tout en chérissoit le peuple, à qui il trouvoit un
carac-

caractere de noblesse & de franchise d'autant plus fait pour lui plaire, que ce caractere étoit le sien; il pardonnoit aux Espagnols, en faveur de ces rares qualités, le crédit qu'ils accordoient aux Prêtres & aux Moines, l'Inquisition sous laquelle ils gémissoient, & cette déplorable superstition qui en est la suite malheureuse. Il étoit sur-tout plein de reconnoissance du zèle qu'ils avoient marqué pour le Prétendant, quoique ce zèle n'eût été ni bien entendu, ni bien conduit, ni bien utile. Enfin son goût pour cette Nation étoit si décidé, qu'il en préféreroit même la cuisine à la nôtre, trop *justement célèbre* dans toute l'Europe pour que le jugement d'un si foible connoisseur puisse blesser notre amour-propre, & alarmer nos prétentions sur ce grave & important avantage.

Lorsque l'Espagne fit la guerre à l'Empereur en 1733, Milord Maréchal desira d'être employé. Sa Majesté Catholique le refusa d'abord, ne voulant que des Catholiques comme elle dans les troupes desti-

nées à cette guerre, qui n'étoit pourtant pas une croisade. Mais ce Prince, scrupuleusement religieux, & de la conscience la plus timorée, craignoit sans doute, qu'en permettant à un Hérétique de se faire tuer à son service, cette grace, jusqu'alors inouïe dans ses Etats, ne devînt pour l'Hérétique la cause, au moins occasionnelle, de sa damnation. *Sire*, lui dit Milord Maréchal, *s'il ne m'est permis de servir votre Majesté qu'ad honores, je vous prie de m'accorder ma retraite.* Il obtint l'emploi qu'il demandoit, & son zèle l'emporta sur les scrupules du Monarque, qui se dispensa, dit-on, de consulter son Confesseur sur ce cas de conscience, comme il faisoit sur tous les autres. La pieuse & orthodoxe délicatesse qui faisoit tant appréhender à Philippe V. d'employer dans cette guerre Milord Maréchal, dut lui paroître d'autant plus étrange, que l'année précédente il avoit été nommé par ce même Roi, pour servir comme Officier général dans une expédition contre les Maures. Mais
peut

peut-être la Cour d'Espagne étoit-elle persuadée, qu'un Chrétien, orthodoxe ou non, qui périt dans une guerre contre les Infideles, obtient, s'il est nécessaire, le pardon de ses erreurs, en acquérant la palme du martyre.

Quoi qu'il en soit, cette guerre contre l'Empereur, qui fut très-courte, étant finie, Milord Maréchal vivoit tranquille & heureux dans le Royaume de Valence, où *il trouvoit, disoit-il, de bon amis, à commencer par le soleil*, lorsqu'il apprit que son frere le Maréchal Keith, qui étoit entré au service de la Russie, avoit été dangereusement blessé au siege d'Oczacow. Il vola au secours de ce frere qu'il aimoit tendrement, fit plus de mille lieues pour l'aller chercher, le trouva disputant aux Chirurgiens l'amputation, l'amena à Paris, de-là à Barège dont les eaux le guérirent, & repartit ensuite pour sa chere Espagne.

En 1744, la France, alors en guerre avec l'Angleterre, tenta de nouveau de faire passer en Ecoſſe le Prétendant, re-
pré-

présenté par le Prince Edouard son fils *); entreprise que cette Puissance abandonna bientôt, faute de moyens suffisans pour y réussir.

*) Dans l'expédition de 1744, qui ne fut malheureusement qu'en projet, Milord Maréchal devoit avoir à la fois le bâton de Général au nom du Roi Jacques III, & des lettres de commandement du Roi d'Espagne sur les troupes que cette Puissance promettoit d'envoyer en Angleterre. Ce dernier titre, qui l'attachoit à un service étranger, le mettoit à l'abri du prétendu crime de *lèze-Majesté* envers le Roi de la grande Bretagne; mais le premier l'exposoit à être accusé de *haute trahison* envers sa Patrie. Cependant il ne voulut accepter le titre qui pouvoit le mettre en sûreté, qu'en y joignant celui qui le mettoit en péril, mais qui étoit le plus cher à son cœur, & le plus conforme à son courage.

Le Chevalier de Saint-George, que ses Partisans d'Ecosse avoient appelé Roi, & au nom duquel devoit commander Milord Maréchal, étoit, comme on l'a vu, retiré à Rome depuis environ trente années: ce ne fut pas ce Prince qui vint se mettre à la tête des Ecossois, quoiqu'il n'eût que cinquante-quatre ans; il leur envoya à sa place son fils aîné, qui se comporta dans cette guerre avec beaucoup de courage, & qui depuis a vécu plus infortuné & plus ignoré que son

réussir *). Ce Prince, réduit à son courage pour unique ressource, dit à Milord Maréchal

son pere. On fait que son frere, le Cardinal d'Yorck, ne pouvant espérer de se faire Roi, s'est fait Prêtre, & a renoncé pour la pourpre Romaine à ses prétentions au trône Britannique.

- *) Les circonstances de cette expédition, ou plutôt de cette malheureuse entreprise, sont assez curieuses & assez peu connues pour mériter ici quelque détail. L'armée Françoisé qui devoit porter le Prétendant en Ecosse, étoit à la rade de Dunkerque, & presque tout-à-fait embarquée, lorsqu'une tempête la fit échouer sur les Dunes. La France, qui n'avoit que quatre vaisseaux de ligne, étoit persuadée que celle d'Angleterre ne feroit pas assez tôt prête pour s'opposer à la descente; elle ne l'étoit que trop, & nous attendoit à l'embouchure de la Tamise, forte de seize vaisseaux & de plusieurs frégates. Milord Maréchal en étoit instruit par un vieux Marin françois, qui monté sur un petit esquif, alloit nuit & jour à la découverte par ses ordres. Le Ministre de France fut averti que les Anglois étoient en état de s'opposer à nos foibles efforts, & de les rendre inutiles: mais se fiant aux avis trop peu fidèles qu'il croyoit avoir d'ailleurs, il répondit, que sans doute *une terreur panique avoit fait prendre la flotte marchande des Indes pour celle*

réchal en l'embrassant : *Je n'ai besoin que de vous seul, je veux aller vaincre ou périr avec mes fideles Ecoffois.* Voilà, lui répondit le Maréchal, *le courage que nous attendons de notre Roi, & que nous ne sommes pas surpris de trouver en vous ;*
mais

celle de Portsmouth. Cependant l'état de la flotte Angloise, envoyé à ce Ministre par Milord Maréchal, étoit appuyé du détail le plus convaincant. On y spécifioit le nom de chaque navire, celui du Capitaine, la force de l'équipage ; & pour répondre au prétendu titre de *flotte marchande*, on ajoutoit à chacun de ces vaisseaux, sous le titre de *marchandise*, le nombre des *pièces de canon* dont il étoit armé. Le Ministre rendit enfin justice à cette *terreur* qu'il avoit crue *panique*, & se vit forcé de renoncer à un projet aussi mal exécuté que mal conçu. Le seul fruit de cette tentative fut d'obliger l'Angleterre à rappeler de Flandre une partie de ses troupes ; ce qui donna au Maréchal de Saxe le moyen de prendre Bruxelles au milieu de l'hiver. La Flandre fut soumise, mais l'Angleterre fut sauvée & si les armes Françoises se vengèrent avec gloire, le Prétendant ne se trouva pas mieux de ce succès, qui n'étoit pas pour lui.

mais vous ne devez pas en faire un usage inutile à votre cause, & dont l'unique effet seroit de sacrifier vos amis à vos ennemis. Le jeune Héros (car il l'étoit alors) persistant dans son projet malgré ces remontrances, hé bien partons, lui dit Milord; mais au moment où nous débarquerons, je me croirai obligé de déclarer à vos Sujets, en leur recommandant votre personne, que nous ne sommes vous & moi que deux braves Aventuriers qui venons seuls & sans secours: ils se garderont bien, s'ils veulent m'en croire, de faire le moindre mouvement en votre faveur; ce seroit vous perdre & se perdre eux mêmes; ils ne vous doivent leur sang & leur vie que lorsqu'ils pourront au moins en espérer quelque succès pour vous. Le Prince parut enfin se rendre à de si sages représentations; mais peu de tems après il partit seul & secrettement, sans avoir ni consulté ni prévenu le sage & fidele Sujet qui les lui avoit faites. Son voyage eut le triste succès que personne n'ignore, & que Milord Maréchal avoit prédit. Ce-
pen-

pendant à peine eut-il appris le départ de son Roi, qu'il voulut le suivre, & même lui amener quelques troupes, que la France promettoit encore. Mais il s'apperçut bientôt, que soit maladresse, soit perfidie, le Prétendant étoit fort mal servi par ses agens à la Cour de Versailles. Ils faisoient à cette Cour un exposé faux, & par conséquent dangereux, des forces que le parti de ce Prince avoit en Ecosse & en Angleterre; Milord Maréchal réduisit ces forces prétendues à ce qu'elles étoient réellement; il se croyoit obligé à cette déclaration, tant par amour pour la vérité qu'il préféreroit à son Roi même, que pour ne pas abuser en pure perte des secours de la France; car il aimoit mieux en être tout-à-fait privé, que de voir cette Puissance, trompée par des rapports infideles, n'envoyer à son allié qu'un corps de troupes insuffisant, & sacrifier ainsi inutilement ses propres soldats. Sa noble & courageuse sincérité eut un effet qui l'affligea plus encore que le peu de talent ou de probité des Ministres de son Prince;

Prince; il apprit qu'on lui avoit rendu de mauvais offices auprès de celui qu'il servoit avec tant de zèle. Le jeune Edouard, presque aussi entouré de flatteurs & de fourbes que s'il eût été Roi, avoit pris contre son plus fidele serviteur des sentimens de défiance, dont les Princes malheureux ne sont que trop susceptibles. M. lord Maréchal crut avec raison, qu'un Sujet qui s'immole pour son Souverain, mérite au moins son estime & sa confiance; il prit avec douleur le parti de vivre désormais pour lui seul; résolution d'autant plus pénible à son cœur, que depuis long-tems ses infirmités la lui conseilloient envain: mais il lui parut trop cruel de perdre à la fois sa vie & ses services. Il écrivit donc au Prétendant, qu'obligé par son âge & par sa santé de renoncer au métier de la guerre, il n'avoit plus désormais que des vœux à faire pour lui, quoique son respect & ses sentimens fussent toujours les mêmes; & comme il n'avoit servi d'autres Rois que

C

pour

pour l'amour de celui qu'il auroit desiré de voir le sien, il quitta en même tems le service d'Espagne, & dit un triste adieu à ce pays qu'il aimoit tant, pour aller s'établir à Venise.

Quand un principe si louable ne l'eût pas fait renoncer à cette Cour, il auroit été forcé de prendre ce parti par les hauteurs d'un Ministre, qui avoit succédé en Espagne au pouvoir d'Albéroni; car ce malheureux pays étoit condamné depuis long-tems à être gouverné par tout autre que par son Roi. Milord Maréchal n'étoit fait, ni par sa naissance pour essuyer ces hauteurs, ni par son caractère pour les souffrir. A la modestie qui lui étoit naturelle, il joignoit, comme toutes les âmes honnêtes, cette noble fierté qui repousse l'arrogance, & ne s'en laisse pas opprimer.

Il vécut à Venise dans une médiocrité que tout autre auroit appelée indigence, mais qui ne l'empêcha pas d'obtenir de ces sages Républicains toute la considération que méritoient ses vertus. Le Roi George pouvoit bien l'empêcher d'être riche, mais non pas d'être estimé de tous ceux qui l'approchoient.

Sa situation n'avoit point altéré la paix & la sérénité de son ame. Les lettres qu'il écrivoit de Venise à ses amis, étoient assaisonnées de la plaisanterie la plus philosophique. Il s'égayoit dans ces lettres sur tout ce qui prêtoit au ridicule dans le grave pays qu'il habitoit; il s'amusa sur-tout assez long-tems de l'histoire lamentable d'un Capucin, qui pour entrer dans l'Ordre Séraphique avoit abdiqué la place de Doge, & mourut de chagrin de n'avoir pas été élu Gardien de son Couvent; semblable en son malheur au fameux Pere Ange de Joyeuse, qui devenu aussi Capucin après

avoir été Maréchal de France, ne put, dit-on, survivre au désespoir de n'avoir pas été Provincial de son Ordre.

Le Général Keith, aussi attaché à son digne frere qu'il en étoit aimé, desiroit depuis long-tems de vivre avec lui, mais n'avoit pu le résoudre à venir habiter le rigoureux climat de la Russie. Ce Général quitta enfin le service de cette Puissance pour celui du Roi de Prusse ; & Milord Maréchal n'eut plus la force de résister aux instantes prieres qu'il lui faisoit de venir habiter Berlin. *Mon frere, disoit-il, s'est éloigné de ses glaces pour m'attirer vers lui; il est juste que je m'éloigne aussi de mon soleil pour l'aller trouver.* A peine établi dans ce nouveau séjour, il fut connu, & ce qui en étoit la suite, estimé & chéri d'un Monarque, juste appréciateur des hommes. Ce Prince, quelque besoin qu'il eût pour lui-même d'une aussi aimable société que l'étoit celle de Milord Maréchal, eut le courage de s'en priver pour ne pas laisser ses talens inutiles, & le nomma son

En.

Envoyé à la Cour de France *). Le Roi
C 3 de

*) Le Roi de Prusse avoit décoré Milord Maréchal du Cordon de l'*Aigle noir*, qu'il porta, comme on le peut penser, de préférence à l'Ordre du Prétendant. Quelque peu sensible qu'il fût aux dignités de ce monde, il ne pouvoit qu'être touché d'une marque d'honneur, qui à la Cour de ce Prince n'est pas, comme dans plusieurs autres, une simple récompense de Courtisan; mais il croyoit en même tems pouvoir se permettre de plaisanter quelquefois avec ses amis, sur l'excessive multiplication de ces *rubans de toutes les couleurs* (c'étoit son expression), qu'on rencontre aujourd'hui à chaque pas d'un bout de l'Europe à l'autre. *C'est, disoit-il, une marchandise que l'adresse des Rois & la vanité des Sujets a fort achalandée, mais dont l'abondance a fait baisser le prix.* Il observoit en Philosophe tantôt les motifs assez étranges qui avoient fait instituer quelques-uns de ces Ordres, par exemple l'origine très peu respectable, quoique très-galante, des Ordres de la Jarretiere & de la Toison d'Or, tantôt les noms bizarres donnés à quelques autres, *l'Eléphant, le Bain, l'Etoile polaire, &c.* On fait ce qu'un Ambassadeur de Danemarck à la Cour de France disoit à un Chevalier de l'Ordre: *Le Saint Esprit du Roi mon Maître est un Eléphant.*

de Prusse , qui croyoit la probité bonne à tout, même aux négociations, où tant d'autres Rois moins éclairés que lui l'ont jugée au moins inutile, donnoit à son sage Ministre un éloge qui les honoroit également tous deux. *J'ai tant éprouvé, disoit ce Monarque, la perfidie, l'ingratitude & la méchanceté des hommes, que je serois peut-être excusable de ne plus croire à la vertu: le bon Milord (c'est ainsi qu'il l'appelloit toujours) m'a forcé d'y croire encore; ce sentiment me console, & je lui en ai l'obligation.*

Milord Maréchal resta quelques années en France, dont il aimoit plus le séjour que le métier qu'il y faisoit. *Il faut, disoit-il, pour ce métier-là, une finesse que je n'ai pas, & que je ne me soucie pas d'avoir.* Elle lui auroit été d'autant plus nécessaire dans la position où il se trouvoit, que la Cour de France négocioit alors secrètement avec celle de Vienne ce Traité d'alliance, qui a changé, du moins pour quelques années, le système politique de
l'Al-

l'Allemagne; qui auroit également étonné François I^{er}. & Charles-Quint; & dont le fruit fut une guerre longue & cruelle, inutile à l'Autriche, funeste à la France, profitable aux seuls Anglois, & glorieuse au seul Roi de Prusse, qui après l'avoir soutenue pendant sept ans contre la moitié de l'Europe, l'a terminée sans perdre un village.

Ce Prince, obligé de combattre en même tems l'Autriche, la Russie, la France, la Suede & l'Empire, desiroit, malgré ses victoires, une paix aussi nécessaire à ses ennemis qu'à lui, & cherchoit pour y parvenir tous les moyens qui pouvoient s'accorder avec les intérêts de sa gloire & de ses Peuples. Comme il croyoit plus aux talens de Milord Maréchal que lui-même, il l'envoya en Espagne, durant le cours de cette guerre, pour une négociation dont l'objet principal étoit de procurer à l'Europe cette paix qu'elle s'obstinoit à refuser. Cette négociation, si digne de réussir, fut traversée par des passions plus fortes que

C 4

la

la raison & l'équité, mais d'autant plus violentes, que la haine d'une femme pour le Roi de Prusse en étoit le principe. Le chagrin d'avoir échouée dans le bien qu'il vouloit faire à tant de Nations, dégoûta tout-à-fait Milord Maréchal du métier d'Ambassadeur, comme autrefois Catinat renonça au métier d'Avocat pour avoir perdu une cause qui étoit juste.

Dans l'intervalle de ces deux Ambassades, le Roi de Prusse lui avoit donné le Gouvernement de Neufchâtel, qu'il n'avoit point hésité d'accepter, *croyant, disoit-il, pouvoir se tirer du peu de bien qu'il y avoit à faire dans un si petit emploi.* Il se trompa, & ce ne fut pas sa faute. Des querelles théologiques s'éleverent dans ce pays, à l'occasion d'un Ministre Protestant, que ses Confreres *très-orthodoxes* accusoient de ne pas l'être, & que le tolérant Milord vouloit soutenir contre les persécutions qu'ils lui suscitoient. La haine religieuse eut plus de force que ses charitables représenta-

sentations, & même que l'autorité dont il voulut à regret faire usage, après avoir épuisé les remontrances; & le sage Gouverneur éprouva qu'il étoit encore plus difficile de traiter avec des Théologiens qu'avec des Rois. Il demanda son rappel, & l'obtint. Cependant le Roi de Prusse, toujours persuadé que le Gouvernement de Neufchâtel convenoit parfaitement au caractère philosophique & paisible de son esprit, se contenta d'abord de nommer à sa place un vice-Gouverneur: mais Milord Maréchal lui représenta, que les Prédicans de cette Ville Républicaine étoient trop remuans pour le laisser jouir du repos nécessaire à son âge; qu'il n'étoit pas possible de les faire vivre en paix; qu'ils cabaloient sans cesse les uns contre les autres, & tous contre le Gouvernement. Le Roi se rendit à ses instances; & résolu de garder désormais auprès de lui un homme dont il ne s'étoit privé qu'à regret, il fit aux ridicules plaintes de ces Prêtres séditionnaires une réponse telle qu'ils devoient l'attendre de la part d'un

Prince Philosophe, qui détestoit leur fanatisme & méprisoit leurs querelles *).

Pen-

*) Il s'agissoit, dans cette violente querelle Théologique, d'un Ministre nommé *Petit - Pierre*, qui, soit persuasion, soit désir de faire parler de lui, avoit prêché publiquement dans sa Paroisse contre l'Eternité des peines de l'Enfer; hérésie intolérable dans l'Eglise Catholique, mais très-pardonnable dans celle des Protestans, qui presque tous aujourd'hui rejettent cette effrayante Eternité. Les Pasteurs de Neufchâtel, attachés encore à l'ancienne doctrine, ou voulant seulement le paroître, osèrent déclarer au Roi de Prusse (suivant le style ordinaire) que *leur conscience ne leur permettoit pas* de souffrir l'Hérétique *Petit - Pierre* au milieu d'eux, malgré la protection dont ce grand Prince l'honorait. Le Roi répondit " que puisqu'ils avoient si fort à cœur „d'être damnés éternellement, il y donnoit volontiers les mains, & trouvoit très-bon que le „Diable ne s'en fît faute„.

Ceux de nos Lecteurs qui seroient curieux de savoir (ce qui est au fond très-peu important) quelle est la croyance actuelle des Ministres Réformés sur l'éternité des peines de l'Enfer, peuvent avoir recours au Catéchisme tout récemment imprimé à Geneve, par M. Vernet, savant Pasteur de cette Ville. Ils concluront de cette lecture, que le Docteur Pe-

tit-

Pendant ce tems l'illustre Monarque, Allié pour lors de l'Angleterre, profita de cette
cir-

tit - Pierre n'auroit pas dû être jugé si rigoureusement, ou du moins ne le seroit pas aujourd'hui. Ils verront aussi dans ce même Catéchisme la maniere de penser des Protestans de nos jours, sur la Divinité du Verbe, la Trinité, le Saint-Esprit, l'Incarnation, &c. L'Auteur de l'article, *Geneve*, dans l'Encyclopedie, avoit annoncé, il y a plus de vingt ans, combien le symbole des Pasteurs Gênevois étoit devenu court sur ces différens articles. Il essuya pour lors, à cette occasion, beaucoup d'injures, auxquelles, suivant son usage, il ne répondit pas un seul mot. Bientôt les Ministres eux-mêmes ont pris soin de le justifier par leurs propres écrits. Le célèbre Jean - Jacques Rousseau, très-content, il y a vingt années, de sa Patrie & de ses Pasteurs, les avoit charitablement défendus sur les prétendues imputations de l'article *Geneve*. Mécontent depuis de cette même Patrie & de ces mêmes Pasteurs, il n'a pas hésité à confirmer, avec la plus grande force, tout ce qu'il avoit si hautement attaqué dans cet article. Ecrivains honnêtes, qui ne laissez pas aller votre plume au gré de vos intérêts ou de vos passions, n'oubliez jamais ce mot d'un ancien Sage: *Dis la vérité, souffre les injures, & prends patience; tôt ou tard la vérité te fera justice.*

circonstance pour obtenir du Roi George II. la réhabilitation de Milord Maréchal, dont la proscription subsistoit toujours, quoique depuis long-tems elle ne fût plus méritée. Le prétendu coupable étoit bien loin de demander cette grace, & ne savoit pas même que le Roi de Prusse la sollicitât. L'Angleterre se fit un devoir & un plaisir de donner à son respectable Allié cette marque de déférence. Milord Maréchal, pour en recueillir le fruit, fut obligé de faire un voyage en Angleterre & en Ecosse. Arrivé à Londres en vertu de cette amnistie (si l'on peut y donner ce nom), il fut reçu du Roi d'Angleterre avec toute la distinction que méritoient ses vertus, son courage, & le nom du grand Roi son Protecteur. Cependant ses lettres de grace n'eurent d'abord gueres d'autre effet que de mettre sa personne en sûreté. Il ne laissa pas de réclamer ses possessions & gagna même quelques procès contre les ravisseurs. Mais ces procès, suivant l'usage, n'enrichirent que la Justice. Il ne rentra que dans une très petite

tite partie de ses biens; le reste, qui étoit considérable, avoit été dissipé par les déprédations du Fisc, pour ne pas dire du Ministère. Il céda même en retournant à Berlin, le peu de fortune qu'il avoit recouvré, pour une rente viagere assez modique, & qu'il ne toucha pas fort exactement, sur tout les dernieres années de sa vie. Le seul avantage qu'il recueillit de son rétablissement, fut la succession d'un Pair d'Ecosse dont il étoit l'héritier. Cette succession, qui lui donnoit environ 30000 livres de revenu, le mit à portée de satisfaire pendant sa vie & après sa mort ses inclinations bien-faisantes, depuis long-tems contrariées par le délabrement de sa fortune. Quant à ses dignités, on ne parla point de les lui rendre, & il se soucia peu de les recouvrer. Il n'en avoit besoin, ni pour lui même, dont le mérite étoit au-dessus des titres, ni pour des héritiers qu'il n'avoit jamais songé à se donner.

Touché cependant de l'intérêt vif & tendre que lui avoient marqué dans cette occasion

tion ses compatriotes *), & du désir qu'ils
témoig-

*) Dans le voyage que Milord Maréchal fit en Ecosse, pour recueillir les fruits de sa réhabilitation, ses compatriotes eurent une occasion bien touchante de lui faire connoître l'amour & la vénération qu'ils avoient pour lui. En conséquence de sa proscription, presque toutes ses terres avoient été vendues par le Fisc. L'acquéreur fit une faillite considérable, & ses créanciers firent revendre les mêmes terres peu après l'arrivée de Milord Maréchal. Il ne se présenta aux encheres que des Etrangers. Les députés de la Nation supplièrent Milord d'y paroître; il les remercia & les refusa. Tous ensemble lui dirent, sans vouloir écouter ses représentations: *Neus ne vous demandons que votre procuration pour paroître à votre place; vous ne pouvez pas nous la refuser, si vous avez pour nous quelque estime.* La procuration étoit toute dressée, Milord Maréchal la signa, ses biens lui furent adjugés & payés. On lui en apporta tous les actes; mais il mit à son acceptation la condition expresse, que jusqu'à parfait paiement, les revenus seroient touchés par ceux qui avoient fait l'avance des sommes auxquelles ces biens s'étoient montés.

Il quitta ses compatriotes les larmes aux yeux, pour retourner auprès du Prince dont les bontés si multipliées l'attachoient de plus en plus à sa
per-

témoignoient de le revoir, il voulut aller finir ses jours avec eux, & demanda son congé au Roi de Prusse, qui perdoit avec peine un homme tel que lui. L'Auteur de cet Eloge étoit alors à Berlin; il fut témoin des adieux du grand Prince & du vertueux Milord. Tous deux s'embrassèrent les larmes aux yeux : *Souvenez-vous*, lui dit le Roi, *si vous ne vous plaisez pas en Ecosse, que vous avez ici un ami à qui vous manquerez toujours, & dont vous ferez cesser les regrets quand vous le voudrez,*

Ce

personne; mais il ne pouvoit l'aller retrouver sans passer sur les terres des Puissances qui étoient en guerre avec lui; & malgré la considération personnelle que Milord Maréchal s'étoit acquise, malgré les amis qu'il avoit dans les différentes Cours de ces Puissances, il ne put jamais obtenir le passeport dont il avoit besoin : tant le nom seul de Frédéric, & de tout ce qui lui appartenait, épouvantoit encore, malgré les malheurs que ce Prince avoit essuyés. Milord Maréchal fut obligé d'attendre, pour le revoir, que les préliminaires de la paix eussent rendu les passages libres.

Ce même Prince lui écrivoit après son départ: *Si j'étois une Puissance maritime, j'irois vous enlever à l'Ecosse: mais je ne puis, mon cher Milord, vous tendre que les bras de l'amitié; venez vivre auprès d'elle, & vous jeter dans son sein.*

Les souhaits du Monarque furent bientôt remplis. Milord Maréchal, plus que septuagénaire, ne trouva en Ecosse qu'un climat trop rude pour sa santé, & point d'amis, car à cet âge on n'en fait plus, & il en avoit besoin. Les Jacobites d'ailleurs se rassembloient autour de lui; & tout éloigné qu'il étoit de s'opposer à leur zèle, il se crut obligé de ne plus faire cause commune avec eux, depuis qu'il avoit obtenu (ou plutôt accepté) sa réhabilitation. D'ailleurs ce Patriote vertueux, plus homme encore que Jacobite, étoit témoin avec douleur de la vie peu digne d'un Roi, que le Prétendant menoit dans sa retraite; il se rappelloit sur-tout en gémissant, le peu d'intérêt qu'avoit marqué ce Prince aux citoyens malheureux, qui avoient enduré
pour

pour lui la mort & les supplices *). Notre sage & digne Philosophe jugea qu'il n'étoit ni juste ni raisonnable de s'immoler en pure perte à la cause d'un Souverain détrôné, qui mettoit si peu de prix au dévouement généreux de ses Peuples, & qui par là ne s'en montroit pas assez digne. Il s'imposa donc sur ce triste sujet le rigoureux silence que lui ordonnoit sa délicatesse. Mais un tel silence, au milieu d'une Nation qui cherchoit sans cesse à le lui faire rompre, & qui

*) Tout Paris a été témoin en 1747, que dans le même tems où les malheureux partisans du Prince Edouard étoient livrés au supplice en Angleterre, lorsqu'on recevoit à chaque Courier la nouvelle de quelque tête coupée pour sa cause, il se montroit tous les jours aux promenades & aux spectacles. La Nation Françoisé étoit d'autant plus affligée de l'y voir, qu'ayant d'abord admiré son courage, elle avoit pris à sa personne & à ses malheurs le plus vif intérêt. On assure qu'un véritable ami de ce Prince ne lui laissa pas ignorer l'opinion publique sur son affligeante apathie pour tant de Sujets fideles & infortunés. Nous n'osons rapporter la réponse qu'on lui attribue; nous ne voulons pas même la croire.

qui peut-être n'en désespéroit pas , étoit trop pénible à une ame comme la sienne : il résolut de retourner chez le Prince qui desiroit tant de le revoir , chez un Souverain dont il pouvoit parler librement , sans avoir à craindre d'offenser jamais ni l'austere vérité ni la majesté Royale , & sans déguiser des sentimens que toute l'Europe partageoit avec lui.

Le Roi de Prusse lui fit bâtir dans le fauxbourg de Potsdam une maison agréable & commode , d'où il pouvoit aller par le jardin à *Sans-Souci*. Il avoit la liberté de venir tous les jours dîner avec le Monarque , ou de rester chez lui , s'il s'y trouvoit mieux. Quand il prévenoit le Roi qu'il viendrait lui faire sa cour , Frédéric l'attendoit pour se mettre à table , avoit soin de lui donner ce qui étoit le plus à son goût , & l'envoyoit se reposer ensuite dans un appartement du château qu'il lui avoit toujours conservé.

Aussi

Aussi Milord Maréchal disoit-il de ce Prince, dont le Palais étoit pour lui une espèce de *Couvent*, où il se trouvoit très-heureux: *Notre Pere Abbé est l'homme du monde le plus aisé à vivre.* Cependant, ajoutoit-il, *si j'étois en Espagne, je me croirois obligé en conscience de le déférer à la sainte Inquisition, comme coupable de sortilège.* Car s'il ne m'avoit pas ensorcelé, resterois-je ici, où je ne vois que l'image du soleil, pendant que je pourrois aller vivre & mourir dans le beau climat de *Valence*?

Quand l'âge & les infirmités ne permirent plus au respectable vieillard de sortir, Frédéric alloit le voir, jouir de sa conversation, & se consoler auprès de lui des ennuis du Trône, d'autant mieux sentis par un Souverain, qu'il est plus digne de l'être.

Il seroit mort entre les bras du Roi, si ce Prince n'eût été obligé de partir pour une guerre qu'il n'a faite que malgré lui,

qui l'a rendu si cher à toute l'Allemagne & si intéressant pour toute l'Europe, & qui est peut-être la plus belle époque d'une vie déjà si glorieuse. Ce départ abrégé les jours du sensible & vertueux Milord. Il aimoit tendrement le Roi, & n'espéroit plus de le revoir. La fièvre le prit, & alla toujours en augmentant pendant six semaines avec les plus vives douleurs, qu'il supporta sans se plaindre. Il se contentoit, dans les momens où il souffroit le plus, de dire avec douceur à son Médecin: *Je ne vous demande pas de me faire vivre, car vous ne prétendez pas apparemment m'ôter cinquante ans de mon âge; je vous prie seulement d'abrégé, s'il se peut, mes maux;* & il ajoutoit quelquefois, mais avec tout le sang-froid d'un Sage, qu'il se trouveroit heureux d'être né chez les Esquimaux, qui l'auroient tué au lieu de le laisser languir. Après tout, continuoient-il paisiblement, *je n'ai jamais été malade; il faut bien que j'aie ma part des misères de l'humanité, & je me soumetts à cet arrêt de la Nature.*

Deux

Deux jours avant sa mort, il pria M. Elliot, Envoyé d'Angleterre à Berlin, de venir le voir. *Je vous ai fait appeler*, lui dit-il avec sa gaîté ordinaire qu'il conservoit encore, *parce que je trouve plaisant qu'un Ministre du Roi George reçoive les derniers soupirs d'un vieux Jacobite. D'ailleurs vous aurez peut-être quelques commission à me donner pour Milord Chatham**; & comme je compte le voir demain ou après, je me chargerai avec plaisir de vos dépêches.

Il ordonna qu'on l'enterrât dans le cimetière, sans la moindre cérémonie, & fixa les frais de son enterrement à environ trois louis de notre monnoie. *Je ne veux pas*, disoit-il, *consommer à une pareille misère un argent qui sera mieux employé au soulagement des pauvres.*

Ainsi finit Milord Maréchal, en Philosophe & en homme de bien, le 25 Mai

D 3

1778.

* Cet Homme célèbre étoit mort quinze jours auparavant.

1778. Ses domestiques le portèrent en pleurant dans l'humble & dernière demeure qu'il s'étoit choisie.

Jusqu'ici nous n'avons vu en lui que le brave Guerrier, le Sujet fidele, le Négociateur vertueux, enfin l'ami d'un grand Roi; nous allons voir l'Homme & le Sage, plus faits encore pour intéresser.

Toujours empressé à soulager les malheureux, il éprouvoit sur-tout ce besoin, si connu des cœurs sensibles, de consoler par ses secours la vertu affligée qui souffroit en silence. Une femme qu'il aimoit & qu'il respectoit, devint veuve d'un Lieutenant général au service du Roi de Prusse; cet Officier lui laissoit pour tout héritage deux enfans & des dettes. Milord Maréchal, pénétré de sa situation, & cherchant tous les moyens de l'adoucir sans blesser sa juste délicatesse, prit la résolution, quoiqu'il n'eût aucun goût pour le mariage, d'épouser cette veuve infortunée; il lui assuroit

furoit environ 7000 livres de douaire, dont elle devoit jouir étant mariée, comme si elle eût été veuve. *Ce douaire précocce, disoit-il, est d'autant plus juste, qu'avec un mari tel que je prétends l'être, elle doit jouir d'avance de tous les honneurs & prérogatives du veuvage.* En effet, non seulement il n'exigeoit d'elle que le simple nom de son époux, mais il eût rejeté toute autre condition; & quoique la société de cette femme pût lui promettre un intérieur agréable, il avoit stipulé qu'elle ne changeroit pas même de demeure, ni lui non plus; tant il craignoit de gêner la liberté reciproque de l'un & de l'autre. Il auroit, non pas consommé, mais contracté cet honnête & singulier mariage, si le Roi ne l'en avoit dispensé, en acquittant l'espece de dette qu'il s'étoit imposée par un motif si noble, & que dès-lors ce grand Prince regarda comme la sienne. Il satisfit les créanciers du mari, & donna à la veuve une pension honnête pour subsister avec sa famille.

Lorsqu'en présence de Milord Maréchal on parloit de quelqu'un qui se trouvoit dans la misere & ne méritoit pas d'y être, il prenoit, sans en rien dire, des mesures efficaces pour lui faire sentir les effets de sa bienfaisance; & ces mesures étoient d'autant plus secrettes, qu'il avoit d'abord semblé peu attentif au détail touchant qu'on lui avoit fait. Il savoit proportionner ses bienfaits à l'état & à la situation de ceux qui les recevoient, & tâchoit sur-tout, autant qu'il étoit possible, que les malheureux qu'il assistoit ignorassent la main qui essuyoit leurs larmes; car il sentoit vivement, & son cœur le lui avoit trop bien appris, combien l'indigence doit être respectée quand elle se trouve jointe à l'élévation des sentimens; & il craignoit sur-tout d'affliger & de flétrir par l'humiliation les ames honnêtes dont il soulageoit l'infortune.

Il avoit tant d'ordre dans sa dépense, tant d'éloignement du faste, & une économie si bien entendue, que jamais il ne se trouvoit
hors

hors d'état de satisfaire aux charités imprévues & pressantes. *Les dissipateurs, écrivoit-il à ce sujet, ne sont pas dignes d'être charitables; ce qu'ils consomment en vaines dépenses, est dérobé aux malheureux, souvent même à leurs créanciers; leurs aumônes, s'ils en font, sont alors une injustice, & ils n'exercent une vertu qu'aux dépens d'une autre.*

Toujours dirigé par le motif si louable de savoir exactement ce que sa situation lui permettoit de consacrer aux besoins de l'indigence, il donnoit avec bien plus de plaisir qu'il ne prêtoit; car souvent l'expérience lui avoit fait connoître qu'il donnoit ce qu'il croyoit prêter, & qu'il s'en falloit bien qu'en trompant ainsi sa bienfaisance par une extension forcée, on lui en eût plus d'obligation. *Si la présence d'un bienfaiteur, disoit-il, est quelquefois importune je vois que celle d'un créancier l'est encore davantage; & sans exiger ni même espérer la reconnoissance, il vouloit au moins que*

ceux qu'il obligeoit avec tant de plaisir, lui pardonnaient ce qu'il faisoit pour eux.

En prodiguant ses secours à ceux qui en étoient vraiment dignes, il y joignoit le discernement assez rare qui évite avec l'attention la plus scrupuleuse de nourrir & de favoriser par une pitié aveugle le vice ou la fainéantise. Il craignoit, disoit-il, de ressembler à un Philosophe de ses amis, dont la bonté facile se plaignoit d'avoir presque toujours été trompée, avec les intentions les plus pures. Ce Philosophe, mécontent de l'espece humaine, avoit avoué plus d'une fois au sage Milord, qu'il regardoit comme un des plus grands malheurs de la vieillesse le refroidissement qu'elle peut apporter à la bienfaisance, en nous apprenant combien d'hommes en sont indignes; il gémissoit d'avoir si mal placé sa compassion & ses secours, & se proposoit, disoit-il, *d'employer ses derniers momens à demander pardon à Dieu du bien qu'il avait cru faire pendant sa vie.*

Plus

Plus Milord Maréchal étoit attentif & juste dans la distribution de ses aumônes, plus il mettoit de soin & presque de tendresse dans celles qu'il favoit être bien méritées. Durant plus de dix ans il a recueilli & nourri dans sa maison une pauvre femme dont la misere & la vertu l'avoient sensiblement touché. Plusieurs fois par jour il demandoit : *Ma vieille, se porte-t'elle bien ? Est-elle contente ? Ne la laisse-t'on manquer de rien ?*

Il étoit non - seulement charitable, mais généreux ; deux qualités qui ne se trouvent pas toujours ensemble, sur - tout dans les ames plus compatissantes que nobles, qui n'exercent la charité que comme un devoir, & pour qui la libéralité n'est pas une vertu, parce qu'elle n'est pas un précepte. Milord Maréchal avoit besoin tout à la fois, de faire l'aumône aux malheureux, & des présens à ses amis ; & presque jamais ils ne sortirent de chez lui les mains vuides. Plusieurs armoires (qu'on
nous

nous permette ce détail qui est la peinture de son cœur) étoient remplies de ce qu'il vouloit donner; tout y étoit rangé avec le plus grand ordre, & dans une abondance dont il plaifantoit lui-même d'autant plus volontiers, qu'elle n'étoit pas pour lui. *Je serois bien curieux, disoit-il, d'être présent à mon inventaire, & témoin de la surprise de mes héritiers, quand ils verront tant de choses inutiles au possesseur, & qu'ils ignoreront l'usage auquel je les avois destinées.*

Ses domestiques étoient ses enfans, & le regardoient comme leur pere. Quand ils l'avoient servi quelque tems avec fidélité, & qu'ils vouloient aller revoir leur Patrie, il leur assuroit des pensions proportionnées à leurs besoins & à la durée de leurs services. Ses bienfaits font vivre encore aujourd'hui plusieurs d'entr'eux qui l'avoient quitté depuis long-tems, & qui bénissent sa mémoire.

Comme sa bonté pour eux étoit sans égale, rien n'égalait aussi leur attachement &

& leur zèle. Son vieux Secrétaire, presque aussi âgé que lui, n'étant plus en état de lui être utile, étoit resté à Neufchâtel où il subsistoit d'une pension que Milord Maréchal lui avoit faite. Il ne put vivre long-tems éloigné de son *cher Maître* (c'est le nom qu'il lui donnoit dans ses lettres), & revint à Potsdam mourir auprès de lui.

Il prenoit indifféremment ses Domestiques dans toutes les Nations, Catholiques ou Hérétiques, Chrétiens ou Infideles: il y eut même un tems où pas un de ceux qui le servoient n'étoit baptisé. Ce n'étoit point (comme nos François le pourroient croire) un choix d'affectation; personne n'auroit plus dédaigné que lui une singularité si futile pour un vrai Philosophe. C'étoit un concours de circonstances qui lui avoit, disoit-il, *donné sa petite horde Tartare, dont il s'accommodoit assez*. Un d'eux, qui venoit du Thibet, se disoit de la race du grand Lama; & comme ce grand Lama est le souverain Pontife du pays, Milord Maréchal

réchal appelloit ce Domestique *son grand Aumônier.*

Aussi éloigné de vouloir des Esclaves, que de l'être lui-même de personne, il commençoit par rendre aux siens la liberté, & leur procuroit ensuite une éducation convenable à leur état, propre à en faire d'honnêtes gens & des hommes utiles. Il ne les forçoit point à changer de Religion, s'abstenoit même de leur en parler jamais, & leur laissoit sur ce point la liberté la plus absolue. *Mon affaire, disoit-il, est qu'ils soient heureux & vertueux en ce monde; la leur est de s'arranger pour l'autre; & il ajoutoit, en faisant l'éloge de ses bons & fidèles Tartares: Je suis très-content de mes Incirconcis: ils ne me serviroient pas mieux, quand ils auroient l'honneur d'être Chrétiens.*

Le tableau simple & touchant de cet intérieur doux & tranquille, retrace en Milord Maréchal un de ces anciens Patriarches,

ches, entourés d'une famille dont ils faisoient le bonheur, & ne voyant autour d'eux que des êtres reconnoissans, dont ils étoient chéris & respectés. Aussi une femme de ses amis, comme lui sage & bien-faisante, ne l'appelloit que le *bon Abraham*; & Milord Maréchal, dans les lettres qu'il lui écrivoit, signoit toujours ce nom, qu'il aimoit à tenir & à recevoir d'elle. Une autre amie lui donnoit un nom dont il n'étoit pas moins digne, celui du bon vieillard de *Tom Jones*, *M. Alworthy*; Milord Maréchal lui ressembloit en effet par sa bonté indulgente pour les *Tom Jones*, qui avec l'extérieur du dérèglement conservent dans la fougue des passions le sentiment de la vertu, & par son éloignement pour les *Blifils*, qui cachent sous l'extérieur de la vertu toute la noirceur du vice, & sous une douceur perfide le mépris des rémords.

Parmi ces Etrangers venus de Tartarie ou d'ailleurs à Milord Maréchal, & qu'il appel-

appelloit sa *petite famille*, se trouvoit Mademoiselle Emété, fille d'un Capitaine des Janissaires; elle avoit été retirée, encore enfant, des ruines d'Oczakow à la prise de cette ville par les Russes, & son frere le Général Keith la lui avoit donnée. Milord Maréchal, qui l'avoit élevée avec soin, sentit du goût pour elle, lorsqu'elle fut parvenue à l'âge d'en inspirer. *Je suis votre Esclave*, lui répondit cette jeune personne; *mais si vous usez de vos droits, vous me mettez au désespoir. Je vous aime comme le pere le plus tendre, mais je n'ai pas d'autres sentimens pour vous . . . Ne puis je espérer de vous inspirer jamais celui que j'éprouve*, lui dit son respectable Maître? Non, répondit-elle avec toute la naïveté de la jeunesse & de la vertu. Dès cet instant Milord ne l'aima plus que comme sa fille; il lui fit faire un mariage honnête; & lorsqu'il alloit partir en 1744 pour la guerre d'Ecosse, il lui assura deux mille écus de rente sur les biens qui lui restoient encore dans ce Royaume, quoi-

quoiqu'il n'en eût pas la jouissance *).
Il

*) Outre Mademoiselle Emeté, le Général Keith avoit donné à son frere un Tartare nommé Ibrahim, & un jeune Calmouk nommé Stepan, qu'il avoit pris à la guerre. Milord Maréchal donna de son côté au Général Keith un jeune Negre qu'il tenoit du Comte Daydie son ami & son compagnon d'armes au service d'Espagne. Il assura cinq cents livres de rente à Ibrahim & à Stepan ; il en donna autant au jeune Negre, qu'il retrouva après la mort du Général Keith, & qui, pendant toutes les campagnes de son maître, l'avoit fidèlement servi, partageant avec courage ses fatigues & ses dangers.

La bonté de Milord Maréchal s'étendoit sur les animaux aussi bien que sur les hommes ; il ne la refusoit qu'aux insectes nuisibles. Il ne vouloit pas que les animaux qui habitoient sa maison fussent plus esclaves que ses domestiques *liberté, liberté*, étoit son cri général pour tout ce qui respire.

En exerçant sa bienfaisance, il aimoit à converser avec ceux qui en étoient l'objet, de quel qu'état qu'ils fussent, & leur montrait cette douce familiarité, plus chère au Peuple que la bienfaisance même. Un de ces pauvres Etrangers qui vont de campagne en campagne vendre leurs marchandises, lui présenta un jour sa boutique ;

E

Milord

Il savoit pourtant que le Maréchal Keith, qui vivoit encore, & qui n'avoit pas été comme lui proscrit & condamné, pouvoit rentrer dans ces biens après sa mort: mais il ne douta pas un moment que son legs ne fût acquitté avec scrupule. Ce trait de noblesse & de confiance prouve l'estime que Milord Maréchal avoit pour son frere; & ce frere la justifia bien. Il fut tué, comme l'on fait, au service du Roi de Prusse, & Milord Maréchal qui lui survécut, écrivoit à Madame Geoffrin sa digne & ancienne amie : *Mon frere m'a*
laissé

Milord Maréchal l'acheta toute entiere, & lui donna un louis de plus. Le bon Etranger revint le trouver deux ans après les larmes aux yeux, disant que sa charité lui *avoit porté bonheur*, & procuré le moyen d'acheter de nouvelles marchandises qui l'avoient mis à son aise; il pria son bienfaiteur de recevoir, comme une marque signalée de sa reconnoissance, un présent à-peu-près semblable à la rave qu'un payfan avoit donnée à Louis XI. Milord Maréchal le remercia de son souvenir & de son présent, & invita ses amis à diner, pour leur faire partager, disoit-il, un des plus beaux dons qu'il eût reçus, & un de ceux dont il perdrait le moins la mémoire.

*laissé un bel héritage. Il venoit de mettre à contribution toute la Bohême, à la tête d'une grande armée; & je lui ai trouvé soixante & dix ducats *)*

E 2

Pen-

*) Tous ceux dont le Maréchal Keith a été connu en parlent non-seulement comme d'un des plus braves & des plus habiles Officiers que le Roi de Prusse eût à son service; mais comme d'un Militaire aimable par les agrémens de son esprit & de son commerce, & sur tout comme d'un Héros Philosophe. C'est à ce dernier titre que le Roi de Prusse lui adressa l'Epître intéressante & curieuse qu'on peut lire dans les Oeuvres de ce Prince. C'étoit lui, qui voyant dans la guerre de 1756 les cruautés & les dévastations exercées par des hommes qui portent le nom de Chrétiens, disoit au Roi de Prusse: *Il faut avouer, Sire, que ces Chrétiens sont une grande canaille.* Il périt le 14 Octobre 1758, à cette fameuse surprise de Hochkirchen, si malheureuse pour Frédéric, & dont les suites furent en même tems si honorables pour lui, puisque ce Prince, surpris deux heures avant le jour, forcé d'abandonner son camp, ses tentes, son artillerie, ses munitions, réduit enfin à une armée qui n'avoit plus pour défense que des bayonnettes, en imposa aux Ennemis par la contenance la plus fiere, à une
demi

Pendant son séjour à Neufchâtel, il avoit connu & goûté le célèbre Jean-Jac-

demi lieue du champ de bataille, & les empêcha de profiter de leur victoire. On ne fera peut-être pas fâché de lire ce que Milord Maréchal écrivoit à un ami pour justifier ce grand Prince de cette désastreuse aventure. "Dans cette
 „derniere affaire, où une aîle de son armée a
 „été surprise, je ne puis douter que la faute ne
 „soit venue de celui qui commandoit à cette aîle;
 „& non pas du Roi, qui par ses Lettres me fai-
 „soit voir qu'il n'étoit nullement dans une sécu-
 „rité qui pût donner occasion à une surprise. Il
 „m'écrit du 4 Octobre, *Jusqu'à ce que la neige*
 „*tombe, j'ai à danser sur la corde.* Voilà com-
 „me il regarde le métier de Général d'armée. Il
 „ajoute: Vous parlez, mon cher Milord, bien à vo-
 „tre aîse; vous ne savez pas toutes les peines, tous
 „les soins que je suis forcé de prendre pour con-
 „duire une machine si compliquée, & où le moin-
 „dre accident peut tout faire manquer. Il me
 „faisoit entendre qu'il auroit donné la moitié de
 „la gloire pour un peu de repos,,.

Qu'on nous permette ici, non pour l'apologie, mais pour la gloire de Frédéric, d'entrer dans quelques détails sur la cause & sur les suites du revers qu'il éprouva dans cette circonstance. Il savoit très-bien que ce camp d'Hochkirchen, où il se

Jacques Rousseau , qui obligé de sortir
E 3 de

se trouvoit par nécessité, n'étoit pas tenable; il comptoit le quitter dès le 13, veille de la bataille: mais il fut forcé d'y rester un jour de plus, pour attendre le pain nécessaire à son armée, & qui, malgré ses ordres, tarda vingt-quatre heures entières. Il avoit pris toutes les mesures que sa situation permettoit, pour n'être pas attaqué à l'improviste: mais les ordres qu'il donna ne furent point exécutés, comme ils ne l'ont presque jamais été dans les occasions où la fortune n'a pas favorisé ses armes. Le Maréchal Keith, qui connoissoit comme le Roi tous les désavantages de ce camp, & qui étoit bien sûr de ne rien apprendre là dessus à ce Prince, lui disoit la veille de l'affaire: *Convenez, Sire que si les Généraux Autrichiens nous laissent tranquilles dans le camp que nous occupons, ils méritent d'être pendus.* Le Roi sourit, & ne s'attendoit pas, non plus que son digne Général, au malheur qu'il alloit avoir de le perdre.

Mais ce qui fait le plus grand honneur au courage & au coup d'œil de ce Monarque, c'est qu'une heure après la perte de la bataille, une personne qu'il honoroit de sa confiance lui ayant demandé, si l'avantage que venoient d'obtenir ses Ennemis auroit pour lui des suites plus fâcheuses; *Je ne puis vous le dire,* répondit-il *que dans*

de France , étoit venu chercher dans ce
pays

dans vingt - quatre heures. Il s'expliqua plus clairement le lendemain. Les Autrichiens, dit-il à la même personne, n'ont pas su tirer parti de leur succès: nous resterons ici, & nous ferons lever le siege de Neiss; ce qui arriva.

Ajoutons, pour terminer ce récit intéressant, que le jour où Frédéric essuya cet échec, si peu mérité & si bien réparé, il eut encore la douleur de perdre sa sœur la plus chérie, la Margrave de Bareith, qu'il aimoit uniquement, & dont il étoit tendrement aimé. L'Auteur de cet Eloge a entendu dire à ce Prince, que ce moment avoit été le plus affreux de sa vie, & qu'il ne savoit pas comment il avoit eu la force de résister aux deux coups si cruels dont le sort l'accabloit à la fois. Peut-être (& c'est un paradoxe que nous soumettons au jugement des Philosophes), peut-être les ames actives & ardentes sont-elles moins à plaindre d'éprouver à la fois deux grands malheurs, que de n'en essuyer qu'un seul. Agitées successivement & violemment en sens contraire par le double objet de leur douleur, & forcées à chaque instant de s'arracher à l'un pour se précipiter vers l'autre, cette agitation même rend leur situation moins horrible, en leur épargnant le supplice invariable & sans relâche d'un cœur fixément attaché au seul objet qui le déchire.

re;

pays libre un repos qu'il n'y trouva pas. Forcé bientôt à se séparer de Milord Maréchal, il en éprouva les bontés même après cette séparation *).

E 4

Le

re; à-peu-près comme un malade qui souffre en plusieurs parties de son corps, se soulage en changeant de place dans le lit où il est étendu, & se trouve moins malheureux que si la douleur ne permettoit aucun mouvement à ses membres.

*) La seule satisfaction que le Gouverneur Philosophe de Neuchâtel éprouva dans cette place d'ailleurs si peu agréable pour lui, fut d'adoucir pendant quelque tems le sort du Citoyen de Genève, persécuté par les mêmes Ministres qui avoient déjà chassé le Docteur Petit-Pierre. Cependant il fallut enfin, après la retraite de Milord Maréchal, que ce malheureux & célèbre Ecrivain, déjà proscrit en France & dans sa Patrie, échappât aussi par la suite à ses nouveaux oppresseurs. Le Roi de Prusse, d'ailleurs peu enthousiaste de Rousseau, mais indigné de la rage théologique de ses fougueux adversaires, leur écrivit ce peu de mots:

„Vous ne méritez pas qu'on vous protege, à
 „moins que vous ne mettiez autant de douceur
 „Evangélique dans votre conduite, qu'il y regne
 „jusqu'à présent d'esprit de vertige, d'inquiétude
 &

Le Philosophe Gènevois lui écrivit un jour, qu'il étoit content de son sort; mais qu'il gémissoit sur les malheurs dont sa femme étoit menacée, en cas qu'elle
vint

„& de sédition. A Potsdam, le 26. Février 1766. „FREDÉRIC,,

A ce peu de lignes, tracées par le Monarque, étoit jointe la Déclaration suivante:

„Le Roi, sur le très-humble Mémoire de
„la Compagnie des Pasteurs de la Sou-
„veraineté de Neuchâtel & de Valengin,
„concernant les prétendues atteintes données
„depuis quelque tems aux droits & privilèges
„dont elle doit jouir ainsi que ses Membres, or-
„donne d'y répondre, que Sa Majesté, loin d'ac-
„quiescer à la très-humble demande de la Com-
„pagnie à ce sujet, ne peut s'empêcher d'être
„très-mal satisfaite des procédés inquiets, turbu-
„lens & tendans à sédition, que lesdits Pasteurs
„ont tenus contre un homme que Sa Majesté ho-
„nore de sa protection,,

C'étoit aux sollicitations de Milord Maréchal auprès du Roi de Prusse, que le Philosophe de Geneve étoit redevable de cette réponse du Monarque à ses absurdes persécuteurs. Il est triste qu'après tant de marques d'estime & d'intérêt, données à M. Rousseau, le bienfaisant & paisible Milord, qui auroit pu s'attendre à l'amitié, n'ait pas même éprouvé la reconnoissance.

vint à le perdre; qu'il voudroit seulement lui procurer, par son travail, 600 livres de rente. Milord Maréchal se fit un plaisir de donner à cette lettre le sens que lui sugé-
 géroient l'élévation & la bonté de son ame; il assura au mari & à la femme la rente qui manquoit à leur bonheur.

La vérité nous oblige de dire (& ce n'est pas sans un regret bien sincere) que le bienfaiteur eut depuis fort à se plaindre de celui qu'il avoit si noblement & si promptement obligé. Mais la mort du coupable, & les justes raisons que nous avons eues de nous en plaindre nous-mêmes *), nous

E 5

obli-

*) Voyez à la fin de la brochure intitulée: *Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume & M. Rousseau*, la réponse courte, mais sans réplique, que l'Auteur de cet Eloge a été obligé de faire il y a douze ans, à une imputation aussi odieuse que gratuite dont M. Rousseau l'avoit chargé. Si l'Accusateur a eu l'injustice, comme on l'assure, de persister depuis dans cette imputation, c'est qu'il étoit bien résolu de n'y pas renoncer, même après la plus évidente apologie de celui qu'il attaquoit, & qui s'abstient d'en dire ici davantage.

obligent de tirer le rideau sur ce détail affligeant, dont les preuves sont malheureusement consignées dans des lettres authentiques *). Ces preuves n'ont été connues
que

*) Milord Maréchal avoit pris beaucoup de part à la querelle trop affligeante & trop connue faite à M. Hume par M. Rousseau. Le respect que nous devons à la vérité, & à la mémoire de M. Hume, nous oblige de dire, que l'équitable Milord donnoit à M. Rousseau le tort qu'il avoit si évidemment, & aux yeux même de ses partisans les plus zélés. Milord Maréchal conserva soigneusement toute la correspondance qu'il avoit eue à ce sujet avec ces deux illustres Ecrivains, & que peut-être il faudroit supprimer pour l'honneur du Philosophe Genevois, si celui du Philosophe Ecoissois n'y étoit intéressé. Une personne très-estimable, que Milord honoroit avec justice de son amitié & de sa confiance, nous a écrit ces propres paroles: Milord m'avoit donné la
„correspondance avec Rousseau, en me recom-
„mandant de ne l'ouvrir qu'après sa mort....
„Je dois rendre cette justice à sa mémoire, que
„malgré les justes sujets de plainte qu'il avoit
„contre Jean-Jacques, jamais je ne lui ai en-
„tendu dire un mot qui fût à son désavantage;
„il

que depuis la mort de Milord Maréchal; car il gardoit toujours le silence sur les torts qu'on avoit avec lui: & son cœur indulgent ne lui permit jamais la médifance, ni même la plainte.

Autant il étoit réservé à parler des fautes & des travers d'autrui, autant il aimoit à célébrer les belles actions. *On les oublie trop tôt, disoit-il, & on ne les loue pas assez.*

„il me montra seulement la dernière lettre qu'il „en reçut, & me conta historiquement l'affaire „de la pension,,. Cette lettre (ajoute la même personne) étoit remplie d'injures. *Il faut,* dit le bon Milord en la recevant, *pardonner ces écarts à un homme que le malheur rend injuste & qu'on doit regarder & traiter comme un malade.* Aussi pardonnoit-il si bien à M. Rousseau, que par son testament il lui a légué la montre qu'il portoit toujours; elle a été envoyée à sa veuve.

assez. Il exaltoit sur-tout avec chaleur le courage des Sidney, des Barneweld, & des braves Citoyens qui avoient péri sur l'échafaud pour la défense de la liberté de leur pays. Car la haine de l'oppression & du pouvoir arbitraire, étoit le sentiment qui dominoit dans son ame; & la plupart des livres qu'il avoit possédés dans sa jeunesse, portoient l'inscription patriotique: *Manus hæc inimica Tyrannis*: "cette main est l'ennemie des Tyrans." Aussi l'extrême douceur de son caractère l'abandonnoit, lorsqu'il entendoit raconter quelque action criante d'injustice ou de vexation; cette ame, d'ailleurs si prête à pardonner, s'enflammoit alors, & auroit voulu exercer sur les oppresseurs la vengeance que l'humanité réclamoit contre eux.

Un autre sentiment, qui ne lui fait pas moins d'honneur, le forçoit encore d'oublier quelquefois son indulgence naturelle; c'étoit lorsqu'on attaquoit en sa présence le grand
Mo-

Monarque son bienfaiteur. Il se brouilla avec un Homme de Lettres, qui vivant comme lui dans la société intime de ce Prince, étoit le frondeur éternel de toutes ses actions & de toutes ses paroles. *Je ne veux pas*, lui dit Milord Maréchal, *être l'ami d'un homme qui mange tous les jours à la table du Roi, & y ramasse du fiel pour le répandre.* Il refusa, par la même raison, de voir un Officier Prussien très-connu, qui honoré des graces du Monarque, & se croyant apparemment dispensé de la reconnaissance, se permettoit sur ce grand Prince des discours aussi injustes que peu mesurés. Mais ce même Officier étant tombé dans la disgrâce du Roi, & devenu par-là l'objet infortuné d'un délaissement général, Milord Maréchal le retira chez lui, & le consola dans l'abandon où il étoit réduit par sa faute. N'oublions pas d'ajouter, à la gloire d'un Prince également supérieur à la satire & aux éloges, que cet infortuné pros crit mourut quelque tems après, sans rien laisser à sa famille, & que le Monarque outragé

tragé a pris soin de cette famille innocente & malheureuse *)

La plupart des hommes aiment la vie; quelques-uns feignent de la détester pour paroître Philosophes. Milord Maréchal ne lui faisoit l'honneur ni de l'aimer ni de la haïr.

*) La haine de Milord Maréchal pour les Détracteurs de l'illustre Monarque à qui il étoit attaché par sentiment & par reconnoissance, prouvoit assez que l'indulgence qu'il avoit d'ailleurs pour les fautes d'autrui n'étoit en lui ni foiblesse ni pusillanimité. Il souffroit si impatiemment tous les discours qui pouvoient offenser ce grand Prince, qu'il se trompoit même quelquefois sur le vrai principe de ces discours, & prenoit pour un crime d'ingratitude à l'égard du Roi, des mécontentemens qui n'avoient pour cause qu'une malheureuse & chagrine mélancolie. Un de ces Détracteurs, par exemple, venu de Provence à Berlin avec une santé délabrée, que les climats du Nord étoient peu propres à rétablir, ne se trouvoit bien que dans les lieux où il n'étoit pas; à Berlin il exaltoit la Provence, en Provence il regrettoit le séjour de Berlin. Je crois, lui disoit un jour Milord Maréchal, *que dans les Champs Elysées vous seriez mal à votre aise, & donneriez au Tartare la préférence.*

haïr. Un ami qui ne l'a presque point quitté durant ses dernières années, assure l'avoir vu plus d'une fois dans une sorte d'affaïssement & d'accablement mortel dont il ne paroïssoit pas pouvoir se relever, parlant de sa fin sans faste & sans foiblesse, & pensant, disoit-il, avec un ancien Sage, que nous devons quitter la scene du monde aussi tranquillement qu'un Acteur sort du théâtre, après avoir bien ou mal joué son personnage. Ce sentiment lui étoit si naturel, qu'il l'étendoit en quelque maniere jusques sur ses amis. Quand il apprenoit leur mort, il en paroïssoit d'abord assez peu touché : cette froideur apparente avoit un motif que n'auroient pas soupçonné les ames vulgaires, la sincérité de son attachement pour eux ; il étoit, dans ces premiers momens, moins occupé pour lui-même du malheur qu'il avoit de les perdre, que du bonheur qu'il leur supposoit d'être affranchis des maux de l'humanité. Mais quelques mois après, sentant tous les jours de plus en plus combien ils manquoient à son

son bonheur, il exprimoit toute la vivacité de ses regrets, racontoit leurs bonnes actions & célébroit leurs vertus; par cet hommage de son cœur, *il aimoit, disoit-il, à les faire un moment renaître dans la mémoire des autres hommes, lorsqu'ils en étoient déjà presque effacés, & ne vivoient plus que dans la sienne* *).

Au

*) Un des hommes que Milord Maréchal aimoit le plus, & qu'il regretta davantage, étoit M. Mitchell, Envoyé d'Angleterre à la Cour de Berlin, homme de beaucoup d'esprit & de mérite, & que le Roi de Prusse honoroit d'une estime distinguée. C'est avec lui que ce Prince eut en 1762, à la fin de la dernière guerre, une conversation qui mérite d'être conservée, par le sel qu'on y trouvera de part & d'autre. „*Mon-*
„*sieur Mitchell*, lui dit le Roi, je me flatte que
„cette année l'Angleterre fera de nouveaux ef-
„forts pour obtenir, par des succès éclatans, une
„paix dont nous avons tous si grand besoin. —
„Sire, il faut espérer qu'avec le secours de
„la Providence, nous forcerons nos En-
„nemis à cette paix si désirée. — La Pro-
„vidence? Je ne vous connoissois pas cet Al-
„lié-là. — Hélas! Sire, c'est le seul qui ne
„nous coûte point de subsides. — Il me pa-
„roît qu'il vous sert pour votre argent,„ On
pour-

Au milieu des troubles dont sa vie avoit
été agitée; son ame fut toujours si calme,
qu'il

On pourroit former un recueil très-intéressant & très-curieux des *dits mémorables* de Frédéric, dont nous venons de rapporter un exemple, & sur-tout des excellentes reparties qu'il a faites en diverses occasions. Nous en citerions plusieurs, si de très-graves personnages n'y étoient pas intéressés. Nous nous contenterons de rappeler ce qu'il dit sur le champ de bataille de Lissa, après cette journée mémorable, où en moins de deux heures de combat, il dissipa l'armée ennemie, prit l'artillerie, le bagage, les drapeaux, &c., & fit, tant le jour même de la victoire que les suivans, plus de cinquante mille prisonniers. Les Autrichiens avoient eu, quelques semaines auparavant, & en son absence, des avantages considérables, qui mettoient ce Prince dans le plus grand danger. *Je crois*, lui dit un de ses Officiers, dans l'instant où la bataille de Lissa venoit de finir, *que les Généraux ennemis ne tiennent pas en ce moment des propos aussi désavantageux que ceux qu'ils se permettoient il y a quinze jours sur Votre Majesté. Je leur pardonne*, répondit le Roi, *les sottises qu'ils ont pu dire, en faveur de celle qu'ils viennent de faire. Ce Prince pouvoit se permettre de parler ainsi, après*

qu'il affuroit n'avoir jamais connu l'inquiétude, ni perdu même un instant de sommeil; & ceux qui le connoissoient n'hésitoient point à le croire: car personne n'avoit plus d'averfion pour l'ostentation la plus légère. Cette tranquillité si désirable & si rare tenoit à celle de sa conscience, où il pouvoit toujours descendre en paix, fans avoir à craindre d'être ni humilié ni troublé en présence de ce témoin sévère, que tant d'autres craignent d'interroger.

Par une suite du sentiment doux & paisible qu'il avoit de son existence physique & morale, sa vie étoit de l'uniformité la plus

les marques de courage qu'il avoit données au moment où il alloit livrer cette bataille si hasardeuse & si décisive. On lui représenta que l'armée ennemie étoit double de la sienne: *Je le sais*, répondit-il, *mais il ne me reste plus d'autre ressource que de vaincre ou de périr; je les attaquerai, fussent-ils sur les clochers de Breslau.* Un Roi qui s'exprime de la sorte, à la tête d'une armée qu'il commande *réellement*, en personne, mérite d'être victorieux; aussi Frédéric le fut-il au-delà même de ses espérances.

plus parfaite; un jour ressembloit à tous les autres. Aussi ne connut-il jamais l'ennui, ce tourment infailible & cruel de ceux qui ne savent ni garder leur place, ni en trouver une meilleure, & qui s'agitant continuellement pour s'éviter, ont le malheur de se retrouver toujours. *Et comment, disoit-il, aurois-je le front ou le courage de m'ennuyer, ayant sous mes yeux l'exemple rare d'un Prince qui ne s'ennuie jamais?* Ce Roi (qui ne s'ennuie point) demandoit un jour, en présence de Milord Maréchal, à un Homme de Lettres qu'il honoroit de ses bontés, ce que c'étoit que l'ennui? *Sire, lui répondit l'Homme de Lettres, ce n'est ni à vous, ni à Milord, ni même à moi qu'il faut faire cette question; mais si Votre Majesté veut faire un petit voyage dans les autres Cours de l'Europe, elle y recueillera de bons mémoires sur cette maladie, & peut être en prendra-t-elle sa part.*

Milord Maréchal aimoit la lecture; mais il y mettoit un choix assorti à la maniere

de sentir & de penser. Parmi les Ecrivains de notre Nation, Moliere, Montagne & Voltaire étoient ses Auteurs favoris; & il faut avouer que cette petite bibliothèque Françoise fait assez d'honneur à sa philosophie & à son goût *). Don Quichotte

*) Milord Maréchal aimoit principalement dans les Ouvrages de Voltaire ce ton de plaisanterie fine & noble avec lequel il apprécie toutes les sottises humaines. En général il lisoit avec plaisir, sur-tout dans sa vieillesse, c'est-à-dire dans l'âge où l'on ne cherche plus qu'à s'amuser, les Ouvrages où cet illustre Ecrivain avoit mis un peu de malice. Ses Tragédies étoient celles de toutes ses productions qu'il aimoit le moins; non qu'il les crût inférieures à ses autres Ecrits, ou même aux pieces de Corneille & de Racine, qu'il ne lisoit pas davantage: mais ce genre d'ouvrage avoit peu d'attrait pour lui, parce qu'il le trouvoit, disoit-il, *trop éloigné de la Nature*. On excusera sans doute sa maniere de penser sur ce sujet, quand on se souviendra que des Ecrivains célèbres, Fontenelle, la Motte & plusieurs autres, avoient hautement soutenu l'hérésie littéraire que Milord Maréchal se contentoit d'énoncer modestement & sans bruit. Osons encore avouer (car enfin nous ne prétendons pas le donner
comme

chotte en Espagnol, en Italien l'Arioste, en Anglois les Poëtes Comiques, en Latin tous les bons Auteurs connus, faisoient encore ses délices. Il auroit volontiers borné ses lectures à ce petit nombre de volumes, qu'il relisoit sans cesse, & qui avoient pour lui des graces toujours nouvelles. C'est pour cela que sur la fin de sa vie il se félicitoit en quelque sorte de la perte de sa mémoire. *J'en aurai, disoit-il, plus de plaisir à relire les bons livres, dont je ne me souviens plus* *). F 3 Il

comme un modele de gout) qu'en général il aimoit peu les vers, en quelque langue que ce fût, & qu'il en lisoit rarement; mais il s'en souvenoit avec plaisir quand il les avoit trouvés dignes d'être retenus, & souvent même il en faisoit les applications les plus heureuses.

*) Peu d'années avant sa mort, Milord Maréchal avoit encore rélu tous les bons Auteurs Latins. Quand il lisoit un Ouvrage écrit dans une Langue qui ne lui étoit pas très-familier, il avoit toujours le Dictionnaire sous sa main, pour lever les moindres doutes sur la signification des mots; car personne ne se contentoit moins d'entendre à demi. Par la même raison, il ne lisoit jamais de Gazette sans consulter la carte, sur-tout lorsqu'il

Il plaisantoit avec le même sangfroid, dans ses vieux jours, sur l'affoiblissement de son ouïe

qu'il étoit question de quelque opération militaire.

La lecture assidue qu'il faisoit des Nouvelles publiques, lui fournissoit presque toujours quelque anecdote sur les Hommes célèbres qu'il avoit connus, & lui donnoit quelquefois occasion de montrer, mais sans affectation & sans étalage son savoir peu commun dans l'Histoire ancienne & moderne.

Le tems qu'il ne donnoit pas à la lecture, ou à la conversation avec ses amis, étoit destiné à visiter dans son jardin ses fruits & ses légumes. Il mettoit tous ses soins à les avoir bons; mais il ne vouloit rien de précocce. *Ne forçons point la Nature*, disoit-il; *elle sait mieux que nous ce qu'il nous faut, & nous donnera chaque chose en son tems; laissons-la faire.* Il n'avoit pas plus de goût pour les enfans merveilleux dont on avoit hâté & surchargé l'éducation. *On n'en fera que des sots*, disoit-il encore; *leur pauvre petite tete, tourmentée & fatiguée par les marches forcées qu'on lui fait faire dès les premiers jours du voyage, n'arrivera pas à moitié chemin.* C'est ce que l'expérience a trop souvent vérifié; & Milord Maréchal en citoit plusieurs exemples.

ouïe & de sa vue. Ayant lu dans un Ouvrage moderne, *que les hommes mûrissent & tombent comme les fruits*, & que la mort est pour eux *le point de maturité parfaite*, il écrivoit à un ami: *Je crois que je serai bientôt mûr; à-peu-près comme Vespasien, prévoyant sa mort prochaine & son Apothéose qui devoit la suivre, disoit à ses Courtisans: Je sens que je deviens Dieu.*

Sa tête, toujours saine & éclairée, jugeoit avec la plus équitable impartialité les evenemens, les hommes & les livres, & apprécioit tout à sa juste valeur: "*Nil admirari: (n'être enthousiaste de rien*", étoit sa devise favorite. Si nous en croyons Horace, c'est la devise des gens heureux ou faits pour l'être*). Aussi Milord Maréchal le fut il dans toutes les circonstances de sa vie, dans celles même où on l'auroit cru le plus à plaindre; parceque le bonheur tient encore plus au caractère qu'on a reçu de la Nature, qu'aux situations

F 4

tions

*) *Nil admirari prope res est una, Numici,
Solaque, quæ possit facere & servare beatum.*

Hor. Lib. I, Ep. VI.

tions où l'on se trouve placé par la destinée.

Comme il avoit beaucoup voyagé, par conséquent beaucoup vu, & sur-tout observé en Philosophe l'espece humaine, sa conversation étoit très-agréable, & semée d'anecdotes intéressantes & curieuses. Il aimoit à conter; mais ne contoit jamais qu'à propos, avec simplicité, quoiqu'avec finesse, & sur-tout avec ce bon goût qui écarte les détails inutiles; recette dont la plupart des conteurs de profession auroient si grand besoin, pour le bien de ceux qui les écoutent. Ses contes étoient ordinairement une repartie délicate & ingénieuse aux sottises qu'il entendoir dire. C'étoit-là sa maniere de plaisanter; il avoit du talent, & même assez de goût, pour ce genre de conversation, aussi piquant que dangereux: mais il en usoit toujours avec le ménagement que lui prescrivoient à la fois la finesse de son tact & sa bonté naturelle; & sur-tout il ne se permettoit jamais de raillerie que sur ce qui étoit digne de

de cette punition légère. Il répétoit souvent un mot qu'il avoit ouï dire à Fontenelle, & qui lui paroiffoit avec raison devoir inspirer un grand refpect pour fa mémoire: *J'ai cent ans, diloit ce Philosophe, je suis François, & je mourrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le moindre ridicule à la plus petite vertu.*

Avec la contenance la plus modeste, M. lord Maréchal avoit l'air noble & distingué; son maintien annonçoit à la fois & la dignité de son ame, & la simplicité de ses mœurs.

Il parloit lentement, même dans sa Langue, & s'énonçoit en François avec peine: mais cette peine même & cette lenteur avoient quelquechose d'agréable, par la naïveté originale de son langage, & par les expressions peu communes qui en résultoient.

On peut se former une idée de son genre d'esprit, & même de sa conversation, par quelques fragmens de ses Lettres, où ceux qui l'ont connu croiront l'entendre. *Soyez persuadé,* écrivoit-il de Neufchâtel à un

Homme de Lettres qu'il aimoit, de toute l'estime que j'ai pour votre douceur, bon sens & esprit, que je ne mets pas le premier, selon mon tarif; mais gardez-moi le secret, je n'oserois pas même l'avouer en Suisse.

Il écrivoit encore à la même personne, qui lui avoit envoyé un Livre de Philosophie: J'ai lu, avec un grand plaisir, votre Ouvrage; j'étois content de moi-même, en trouvant que je l'entendois. Je veux user de mon droit de vieillard pour faire des contes. J'avois un Précepteur qui avoit la vue mauvaise; il se promenoit à Edimbourg avec un ami qui ne l'avoit pas meilleure: ni l'un ni l'autre n'avoient jamais vu l'heure à l'horloge de la grande Eglise. Mon Précepteur ayant jetté les yeux sur l'Eglise, il lui parut qu'il voyoit l'heure, à son grand étonnement; l'autre, se moquant de lui, regarda aussi l'horloge, & s'écria que certainement il voyoit l'heure: ils s'informerent s'il étoit vrai; il l'étoit: les voilà
dans

dans la plus grande joie tous deux. Les pauvres gens ne s'apperçurent pas que leur vue étoit toujours également foible, mais qu'on avoit changé le cadran pour rendre les chiffres plus clairs. Bon soir.

P. S. Je viens de lire le Dictionnaire Philosophique, Ouvrage plus plaisant que sage. Il est bon que tout le monde ne soit pas sage.

PANGLOSS.

Un Personne considérable, qui desiroit d'acheter une Principauté dans les Etats du Roi de Prusse, pria Milord Maréchal de se charger de cette négociation. „Je crois, „répondit-il, que Gradasso lui même, „quand il reviendrait au monde, échoueroit s'il vouloit avoir une Province de ce „Roi-ci, comme il échoua quand il vint „avec toute sa puissance & toute la richesse „de l'Orient, pour avoir, de gré ou de „force, Bayardo & Durlindana. Une autre „raison

„raison nous empêcheroit de réussir. Le
 „Roi n'est pas oberé; il vaut mieux s'adres-
 „ser à ceux qui le sont; Sa Majesté Impé-
 „riale *) n'est pas bien dans ses affaires; le
 „Duc de W... a souvent la bourse vuide;
 „sa magnificence surpasse ses richesses: j'en
 „pourrois encore nommer d'autres; mais je
 „suis un Négociateur discret **)„

Plus

*) Il écrivoit cette lettre à la fin de la guerre de 1756, qui avoit ruiné la moitié de l'Europe.

**) Nous donnerons encore ici quelques frag-
 mens de lettres de Milord Maréchal, qu'on
 nous a communiquées, & qui ne déplairont pas
 à nos Lecteurs. „J'ai une négociation fort à
 „cœur, écrivoit-il à un ami; je voudrois vous
 „vendre une Principauté dont je viens d'hériter,
 „& sur-tout une de mes vaches: venez la voir
 „nous aurons bientôt conclu le marché; si le bon
 „David (il appelloit ainsi M. Hume) pouvoit
 „être de la partie avec M. Helvétius, cela feroit
 „un Triumvirat admirable. Je me suis oublié
 „en disant le bon David: je devois dire le mé-
 „chant, puisqu'il ne m'envoie pas les inscripti-
 „ons que je lui ai demandées pour mon Hermi-
 „tage„. Il écrivoit au même ami, dans le tems
 que

Plus il étoit tolérant sur la Religion,
moins

que M. Hume étoit en France : „*Gross compli-*
 „*ment* à ce bon ou méchant David ; vous serez
 „bien aisé de savoir qu'il est élevé à la qualité fu-
 „blime de Saint par acclamation du Public. La
 „rue où il demeure à Edimbourg est appelée la
 „rue de Saint - David : *Vox Populi, vox Dei.*
 „*Amen,*„

Un autre ami lui ayant demandé s'il connois-
 soit l'Auteur d'un *Abrégé de l'Histoire Ecclési-*
astique qui venoit de paroître, Ouvrage peu
 édifiant, & qu'on attribuoit à un grand Prince,
 Milord Maréchal répondit : „Je ne puis rien
 „vous dire pour vous éclairer sur l'Auteur du
 „Livre dont vous me parlez ; je l'ignore. Je ne
 „crois pas qu'il soit du *Pere Abbé* que vous soup-
 „çonnez ; il n'auroit garde de donner un pré-
 „texte si bien fondé pour l'exclure d'un bon
 „Evêché. A propos d'Evêché, savez vous que
 „l'Evêque de Breslau a déserté, ou pour parler
 „en bon Chrétien, a abandonné les biens tem-
 „porels pour chercher sa retraite dans les Etats
 „Catholiques qui voudront bien lui donner gîte,„
 Cet Evêque, si bon *Chrétien* & si *Catholique*, avoit
 trahi son bienfaiteur & son Roi, & recueillit de
 cette trahison ce qu'il méritoit, la proscription
 dans sa Patrie, & le mépris par - tout ailleurs.

moins il souffroit qu'on voulût troubler ou altérer celle de personne. Il ne permettoit guere qu'on traitât cette matiere en sa présence, sur-tout devant les fots, si bien faits pour abuser de tout, soit qu'ils se parent, sans savoir pourquoi, de leur aveugle croyance, soit qu'ils affichent avec la même ineptie leur imbécille incrédulité. Il gardoit lui même sur ce sujet un silence qui lui coûtoit peu, & ne le rompoit jamais que pour recommander à ses amis de toutes les Sectes cette charité mutuelle, le premier de tous les préceptes religieux. Cependant il se laissoit aller, mais sobrement & rarement, à d'innocentes plaisanteries sur des superstitions absurdes & sans conséquence. Pendant qu'il étoit à Rome, un Cardinal vouloit lui persuader la vérité de je ne fais quel prodige, qui venoit d'être opéré sur une femmelette par je ne fais quelle Madonne. Milord Maréchal se montroit incrédule. *Pourquoi refusez-vous de croire à ce miracle,* lui dit
le

le Cardinal? *Vous croyez bien à la Trinité?* Il fit à cette ridicule question la réponse que méritoit l'indécence du parallele. *Ce Mystere*, lui dit-il, *épuise & absorbe toute l'étendue de ma foi; il ne m'en reste pas, à mon grand regret, pour les merveilles que vous me débitez; elles excédroient la mesure de soumission dont je suis capable, & qui pourroit bien s'évaporer toute entière, si je souffrois qu'on voulût enfler mon symbole du plus léger article.*

Une grande Dame, très-Catholique & très-dévote, qu'il voyoit beaucoup en Espagne, & qui avoit pris la conversion fort à cœur, voulut lui persuader de même la vérité d'un autre miracle, qui se pratiquoit alors journellement dans le pays. C'étoit une race d'hommes qui au moyen d'un charme (bien & duement approuvé par l'Inquisition) pour arrêter les incendies, avoient de pere en fils le rare privilège d'entrer dans le feu sans se brûler.

Pour

Pour ce prodige-là, répondit Milord Maréchal, je le croirai volontiers, à condition que j'allumerai moi-même le feu, & que je serai présent à l'opération d'une si grande merveille. Son amie, qui ne doutoit pas du succès, consentit à la proposition, & fit même préparer le feu: mais l'homme de Dieu qui devoit y entrer, déclara qu'il ne s'exposeroit jamais à un feu allumé par un Hérétique; qu'on y avoit sûrement mêlé des sortileges, & qu'il les sentoît de loin. L'Inquisition l'appuya dans son refus, & pensa même se fâcher sérieusement de la proposition que Milord Maréchal avoit faite; elle étoit bien digne de protéger un pareil Thaumaturge. Cependant elle voulut bien s'appaiser, en faveur d'un Hérétique si respectable par ses vertus, s'il ne l'étoit pas par sa croyance. Elle prit même tant de confiance en sa probité, qu'elle lui permit de faire venir tous les livres qu'il lui plairoit, sous la simple promesse de n'en prêter aucun à des Catholiques; il le promit, & tint parole.

Il s'amusoit aussi quelquefois aux dépens des Ministres de sa propre Religion, qui dans leur conduite ou dans leurs discours s'étoient montrés indécens ou ridicules. Il avoit connu, disoit-il, un Pasteur de Village, qui ayant quitté sa Paroisse pour se faire Marchand de lanternes, fut rencontré dans une foire par une de ses Ouailles, fort étonné de lui voir débiter cette marchandise. *Mon enfant*, lui dit le Ministre, *je vous ai conté autrefois bien des lanternes ; aujourd'hui je voudrois vous en vendre.*

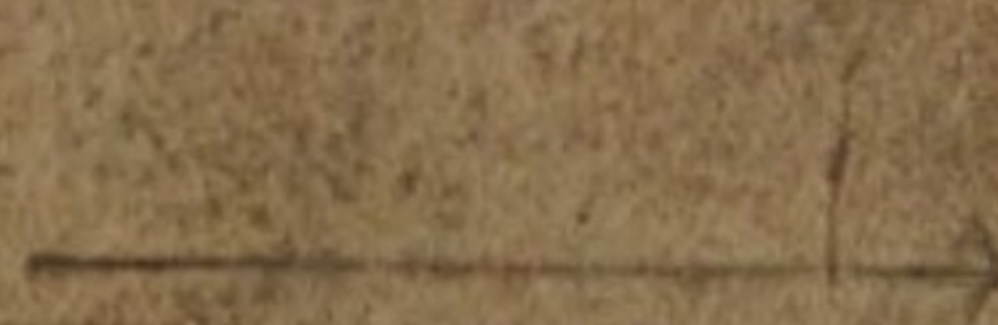
On fera sans doute étonné d'apprendre, que tout Protestant qu'il étoit, Milord Maréchal jouissoit, par donation du Saint Siege, d'un grand nombre d'Indulgences *plenieres & perpétuelles*, que ses Ancêtres Catholiques lui avoient laissées, & dont il faisoit part à ses amis. Quelque tems avant sa mort, il en envoya douze à l'Auteur de cet Eloge, qui voudroit bien les avoir payées par un hommage plus digne du donateur

teur*) Cet Ecrivain aura du moins la satisfaction (que lui envieront très peu de Panegyristes) de n'avoir presque pas une ligne qui soit à lui dans le foible monument qu'il vient

*) Voici ce que Milord Maréchal écrivoit sur cette singulière donation. On pardonnera le ton de cette lettre, en se souvenant que c'est un Protestant qui l'a écrite, & un vieillard qui cherche à s'amuser un moment par des plaisanteries sans fiel & sans conséquence. „Je possède un trésor „inestimable, des Indulgences plénieres *in articulo mortis*, avec pouvoir d'en donner à douze „Elus... Comme je vous souhaite tout bien dans „ce monde & dans l'autre, je vous offre place „parmi ces Elus. La donation est authentique; „vive sa Sainteté! *Amen*”, Et dans une autre lettre: „ Le passeport que je vous ai envoyé paroît à présent une chose fort ordinaire; mais en „quelques siècles d'ici (si par hazard un pareil se „trouve), on le recherchera, comme la façon de „baptiser les enfans dans le ventre de leur mere, „proposée par le bon Sterne, & qui lui semble „très - orthodoxe; car je ne pense pas qu'un si „digne Prêtre que lui ait voulu rire dans un cas „si grave. Adieu; j'espere que dans peu de „tems vous pourrez venir chez votre serviteur „l'*Hermitano* Espagnol”.

vient de consacrer à la mémoire respectable & chérie de ce Philosophe vertueux. M^lord Maréchal a fourni seul, par ses actions & par ses discours, les différens traits du tableau qu'on vient de tracer; & nous pourrions intituler cet Ecrit: *Eloge d'un Homme de bien, fait par lui-même.* L'Ami fidele & vrai, auquel, pour ainsi dire, il l'a dicté, obtiendra la plus douce récompense de son zèle, si en attachant ses Lecteurs par les faits intéressans qu'il a racontés, il n'a pas détourné un moment sur lui l'attention qu'il a voulu rassembler toute entière sur le digne objet de ses regrets.

Les choses de la vie sont si
 changeantes, si incertaines, si
 fragiles, si sujettes à tant de
 vicissitudes, que l'homme ne
 peut se fier à rien, et que
 tout est en vanité. C'est pour-
 quoy, au lieu de s'attacher à
 des biens qui passent, il faut
 se tourner vers Dieu, et
 chercher son salut en sa
 sainte cité, où il y a une
 gloire qui ne se passe point.
 Car, si l'on ne se convertit
 point, on ne peut aller en
 la sainte cité, et on ne peut
 y demeurer. C'est pourquoy
 il faut se convertir, et se
 faire une sainte cité de son
 cœur, où Dieu habitera, et
 où l'homme sera heureux.
 Car, si l'on ne se convertit
 point, on ne peut aller en
 la sainte cité, et on ne peut
 y demeurer. C'est pourquoy
 il faut se convertir, et se
 faire une sainte cité de son
 cœur, où Dieu habitera, et
 où l'homme sera heureux.



Alembert, Jean Le Rond <<d'>>,

Eloge de Milord Marechal (George Keith)

Paris 1779

Biogr. 576 f

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10064214-6